

**Paolo Agostini**

*University of Padova*  
*pagos@bigfoot.com*

## LES ORIGINES DES ÉTRUSQUES

### RÉSUMÉ

Avec le développement des études historiques on assiste à l'apparition des premières conjectures – souvent fort féériques – sur l'origine des Étrusques. L'approche relativement scientifique à la question des origines faisait son entrée à partir du XVIIIe siècle en se dirigeant sur trois diverses théories qui prévoyaient des origines orientales, septentrionales ou bien autochtones. Aux trois thèses portant sur les origines des Étrusques, Massimo Pallottino avait opposé la nécessité d'éviter l'application de simplismes schématiques pour un problème à la complexité remarquable. À son avis, le procès de formation de la nation étrusque ne pouvait avoir lieu que sur le territoire de l'Étrurie propre, et dans ce procès les échanges culturels et commerciaux avec les voyageurs provenant de la Mer Égée (attirés par les ressources métallifères du territoire étrusque) ont joué un rôle très important. Les caractéristiques orientales de leur culture – selon Pallottino – étaient dues à une influence culturelle qui avait été absorbée et faite propre par les Étrusques, plutôt qu'à une origine orientale de ce peuple. À notre avis, les complexes caractéristiques culturelles et linguistiques de ce peuple ne peuvent être expliqués que par la somme d'une série de facteurs, selon l'opinion de Pallottino, auxquels il faudra toutefois ajouter l'englobement de plusieurs peuples ou bien groupes de population, parlant des langues différentes, qui ont laissé des traces très évidentes dans les coutumes des Étrusques si bien que dans le corpus épigraphique.

MOTS CLES: Étrusques, origines, ethnicité, langue, culture, archéologie

Ἄνευ πτερῶν ζητεῖς ἵπτασθαι  
*Sine pennis volare haud facile est*  
(Plautus, *Poen.* 871)

Le problème de l'origine des peuples du monde italique a stimulé d'une même façon la curiosité et l'intérêt soit des auteurs anciens que des historiens modernes. Les uns et les autres ont essayé de fournir une explication basée sur leurs connaissances que sur leurs convictions. Les anciens pensaient que l'origine d'une ethnie ou d'un peuple tirait ses souches d'une certaine personne ou bien d'un événement très précis. Les anciens Grecs voyaient l'origine d'une πόλις comme le résultat d'une κτίσις ('fondation') due à un éciseur ('colonisateur' < οἰκίζεω 'coloniser') comme dans le cas de Thésée pour Athènes ou Cadmus pour Thèbes. De même, ils imaginaient que les peuples tiraient leurs origines de la migration d'un ἀρχέγετες, c'est-à-dire d'un chef mythique ou an *archégon* (ἀρχέγονος, à savoir « fondateur

d'une race »). Par la suite de cela, ils pensaient que tous les peuples de l'Italie tiraient leurs souches de plusieurs migrations qui avaient eu lieu par voie maritime. Ils modelaient l'idée de ces migrations sur le schéma des migrations grecques qui avaient eu lieu dans l'âge historique mais en les situant dans l'âge héroïque et en les attribuant à des peuples divers (les Arcadiens, Pélasgiens, Achaïens, Troyens, Lydiens, Crétois, Iapygiens) au cours de leurs migrations de l'Orient vers ouest, si bien qu'à des héros mythiques tels qu'Énotre (Οἴνωτρος), Peucétius (Πευκέτιος), Héraclès (Ηρακλῆς), Minos (Μίνως), Diomède (Διομήδης), Énée (Αινείας), Anténor (Αντήνωρ), Tyrrhène (Τυρρηνός) et cetera. À la seule exception des épisodes les plus anciens (pour exemple l'arrivée des Arcadiens avec Énotre), on pensait que la plupart de ces événements avait eu lieu aux temps de la guerre de Troie. L'idée de l'occupation et colonisation des nouvelles terres était très souvent modelée sur le mythe du héros étranger lequel, après avoir combattu les indigènes, mariait la fille de leur roi et héritait ainsi le royaume. Tel est le cas de Diomède en Apulie, où régnait DAunos, si bien qu'Énée en Latium, où le roi était Latinus. Cela montre que les écrivains anciens considéraient l'arrivée des nouveaux immigrants, en présence d'une population indigène, comme le « point d'origine » d'une nouvelle *stirps* ou lignée. On pensait à l'origine d'une ville comme à un acte de fondation volontaire qui était effectué dans un certain moment historique, c'est-à-dire qu'ils le concevaient suivant le modèle des colonies grecques d'âge historique, et ils estimaient que des ultérieures migrations internes avaient donné origine à d'autres *gentes*.

Par exemple, les Latines – selon les écrivains anciens – descendaient des peuples indigènes de l'Italie centrale qui tiraient leur origine des Énotriens qui vivaient au sud de l'Italie. Ces derniers descendaient, à leur tour, des Arcadiens d'Énotre. Ces versions pseudo-historiques, très variées et parfois contradictoires, tirent leur souche des *παλαιότατοι μῦθοι*, notamment « narrations archaïques », qui paraissent légendaires et très peu croyables déjà aux yeux des historiens de l'âge classique. La critique moderne, à partir du début du XIX<sup>e</sup> siècle, a fait justice sommaire de ces mythes en les reléguant dans le monde des fabliers. Néanmoins, notre génération perçoit que ces anciennes histoires pourraient contenir un écho de vérités historiques, bien que ces dernières soient sans doute déformées par la légende.

Les origines de nul autre peuple de l'antiquité ont été si débattues par l'historiographie moderne comme dans le cas des Étrusques. Les raisons de cela méritent quelques mots explicatifs. Il faudra d'abord mentionner l'intérêt suscité parmi les historiographes grecs par ce peuple qui, malgré son haut degré d'hellénisation, demeurait « différent ». D'autre côté, l'indéniable dissimilarité culturelle et linguistique existant parmi les Étrusques et les autres peuples de l'Italie de l'âge du fer a toujours attiré l'attention des historiographes à travers des siècles.

À partir de Caton le Censeur jusqu'à l'ère impériale, avec le dernier grand étruscologue, l'empereur Claude<sup>1</sup>, des nombreux studieux romains et (plus rare-

<sup>1</sup> Claude était l'un des dernières gens qui comprenaient l'étrusque. Parmi ses œuvres perdues – écrites en grec et latin – il y avait 20 livres d'histoire étrusque, cfr. *Suetonii Tranquillii Vita Divi Claudii* 3.1, 41–42: «Denique et Graecas scripsit historias, Tyrrhenicon viginti, Carchedoniacon octo. »

ment) grecs de l'antique nous ont transmis des fragments d'information concernant les Étrusques, à la valeur très inégale et parfois discutable. Les grandes protagonistes de ce filon antiquaire sont Marcus Térentius Varron, écrivain antiquaire aux intérêts et connaissances immenses, si bien que M. Verrius Flaccus, grammairien et pédagogue de la période augustée, auteur des œuvres « *De verborum significatione* » et « *Etruscarum rerum libri* » qui montrent une grande érudition. Il n'est pas facile, parmi toutes ces traditions d'époques et origines diverses, trouver une stratification de filons différents.

Les premières conjectures sur l'origine des Étrusques commencèrent à paraître à partir des temps de la Renaissance italienne, par la suite du développement des études et de la conséquente recherche des témoignages épigraphiques et archéologiques qui auraient pu éclairer la question des origines étrusques. Parmi les premiers érudits qui se sont occupés de cet argument il y a eu Annio da Viterbo, qui a proposé une descendance des peuples sémitiques<sup>2</sup>. Il faut toutefois souligner que – trop souvent – la question des origines du peuple étrusque a été mêlée et confondue avec les problèmes de classification et d'herméneutique de leur langue. À cause de cela, on a assisté à la naissance du mythe du « mystère étrusque », c'est-à-dire une sorte de chaudron des sorcières utilisé pour essayer toute sorte de théorie irrationnelle si bien que pour présenter des hypothèses plus ou moins fondées concernant soit l'histoire que la linguistique. Il est donc nécessaire de faire place nette et revenir aux termes réels du problème.

L'historiographie classique ne peut offrir aucune évidence, hormis la citation faite par Varron d'une œuvre perdue, le titre de laquelle était « *Tuscae Historiae* », qui aurait pu offrir une clé pour une meilleure compréhension des origines et de l'histoire de ce peuple. Malheureusement la littérature étrusque, quoique ait pu être sa valeur, est allée complètement perdue quand la langue étrusque a disparu et les scribes ont cessé de copier et de transmettre à la postérité des œuvres écrites dans une langue morte. À cause de cela, nous pouvons compter seulement sur les maigres sources disponibles.

Selon Hérodote (*Hist.* I, 94), les Étrusques avaient émigré de la Lydie – par la suite d'une famine – sous la conduite du roi éponymique *Tyrsenos* ou *Tyrrhenos* quelques temps avant la guerre de Troie (XIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C.).

<sup>2</sup> Le moine dominicain Annio da Viterbo, né env. en 1430 à Viterbo et mort à Rome en 1502, était un personnage extravagant et assez discuté. Il était un des premiers érudits de la période humaniste qui se sont occupés des Étrusques, à tel point qu'il est considéré comme le fondateur de l'étruscologie. Expert en théologie, histoire ancienne, épigraphie et astrologie, il se dédia aux prophéties si bien qu'à la reconstruction et à l'interprétation des anciennes inscriptions latines, grecques et étrusques. Au cours de son activité, il n'hésitait pas à élaborer des interprétations hardies et – avec toute probabilité – dépourvues de bases concrètes. In 1488 il écrivit ses *Antiquitates* en 16 livres, la plupart desquelles concernant des œuvres d'anciens écrivains, parfois inventés de toutes pièces. A son avis, les Étrusques tiraient leur souche des peuples sémitiques, puis qu'ils étaient descendants directs de Noé, qui était arrivé en Étrurie sous le nom de Vertumne et avait fondé la ville de Viterbo. Ses manipulations des textes et des anciennes épigraphes avaient été reconnues comme des faux déjà au cours des premières décennies du 1500, mais il ne faut pas oublier que sa recherche passionnée d'un passé noble pour Viterbo et l'Étrurie se base sur une sorte de culture à l'esprit de clocher qui s'est déroulée pendant toute la période de la Renaissance jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle.

*Les Lydiens ont à peu près les mêmes coutumes des Grecs, à exception du fait qu'ils prostituent leurs filles<sup>3</sup>. De ce que nous savons, ils ont été les premiers hommes qui ont fait usage de pièces de monnaie d'or et d'argent et aussi ils ont été les premiers à exercer le petit commerce. Selon les Lydiens, même les jeux que les Grecs et les Lydiens pratiquent aujourd'hui auraient été inventés par eux et ils affirment qu'ils les auraient inventés à l'époque qu'ils ont colonisé la Thyrrénie, mais voilà à ce propos leur version. Sous le règne d'Atys, fils de Mané<sup>4</sup>, une terrible famine s'était abattue sur toute la Lydie. Pour quelques temps, les Lydiens avaient supporté mais plus tard, vu que la famine n'avait pas de fin, ils essayèrent de tuer la faim en inventant une série d'expédients. Et c'est alors qu'on aurait inventé les dés, les astragales, la boule et toute sorte de jeu, excepté les « cailloux »<sup>5</sup>; les Lydiens ne s'attribuent pas seulement l'invention des cailloux. Et voici comment ils tenaient tête à la faim avec leurs inventions : ils passaient un jour entier à jouer pour ne pas ressentir la faim et le jour après ils ne s'occupaient pas des amusements et ils mangeaient. Ils continuèrent avec ce train de vie pendant dix-huit ans. Mais, puisque la famine n'avait pas fin, et – au contraire – la situation devenait de plus en plus grave, le roi des Lydiens divisa en deux parties l'entière population et confia au tirage à sort celle qui*

Λυδοὶ δὲ νόμοισι μὲν παραπλησίοισι χρέωνται καὶ Ἑλληνας, χωρὶς ἢ ὅτι τὰ θήλεια τέκνα καταπορνεύουσι, πρῶτοι δὲ ἀνθρώπων τῶν ἡμεῖς ἴδμεν νόμισμα χρυσοῦ καὶ ἀργύρου κοινάμενοι ἐχρήσαντο, πρῶτοι δὲ καὶ κάπηλοι ἐγένοντο. Φασὶ δὲ αὐτοὶ Λυδοὶ καὶ τὰς παιγνίας τὰς νῦν σφίσι τε καὶ Ἑλλησι κατεστεώσας ἐωυτῶν ἐξεύρημα γενέσθαι. Ἄμα δὲ ταύτας τε ἐξευρεθῆναι παρὰ σφίσι λέγουσι καὶ Τυρσηνὴν ἀποικίσει, ὧδὲ περὶ αὐτῶν λέγοντες· ἐπὶ Ἄτυος τοῦ Μάνεω βασιλέος σιτοδείην ἰσχυρὴν ἀνά τὴν Λυδίην πᾶσαν γενέσθαι· καὶ τοὺς Λυδοὺς ἕως μὲν διάγειν λιπαρέοντας, μετὰ δὲ, ὡς οὐ παύεσθαι, ἄκεα δίξησθαι, ἄλλον δὲ ἄλλο ἐπιμηχανᾶσθαι αὐτῶν. Ἐξευρεθῆναι δὴ ὦν τότε καὶ τῶν κύβων καὶ τῶν ἀστραγάλων καὶ τῆς σφαιρῆς καὶ τῶν ἄλλων πασέων παιγνιέων τὰ εἶδεα, πλὴν πεσσῶν· τούτων γὰρ ὦν τὴν ἐξεύρεσιν οὐκ οἰκηιοῦνται Λυδοί. Ποιέειν δὲ ὧδε πρὸς τὸν λιμὸν ἐξευρόντας· τὴν μὲν ἐτέραν τῶν ἡμερέων παίζειν πᾶσαν, ἵνα δὴ μὴ ζητέοιεν σιτία, τὴν δὲ ἐτέραν σιτέεσθαι παυομένους τῶν παιγνιέων. Τοιοῦτον τρόπον διάγειν ἐπ' ἕτεα δυῶν δέοντα εἴκοσι. Ἐπεῖτε δὲ οὐκ ἀνίεναι τὸ κακὸν ἀλλ' ἔτι ἐπὶ μᾶλλον βιάζεσθαι οὕτω δὴ τὸν βασιλέα αὐτῶν δύο μοίρας διελόντα Λυδῶν πάντων κληρῶσαι τὴν μὲν ἐπὶ μονῆ, τὴν δὲ ἐπὶ ἐξοδῶ ἐκ τῆς χώρας, καὶ ἐπὶ μὲν τῇ μένειν αὐτοῦ λανχανούση τῶν μοιρέων ἐωυτῶν τὸν βασιλέα προστάσσειν, ἐπὶ δὲ τῇ ἀπαλλασσομένη τὸν ἐωυτοῦ παῖδα,

<sup>3</sup> La prostitution sacrée, c'est-à-dire liée aux activités d'un sanctuaire, était très répandue dans toute l'aire du Méditerranéen oriental et n'était pas étrangère aux Grecs. Pindare, dans un de ses *Enomi*, célébrait les *ιερόδουλαι* «les jeunes filles avec beaucoup d'hôtes [...] dans l'opulente ville de Corinthe». Dans la phrase citée ci-haut, Hérodote semble attribuer aux Lydiens une pratique profane qui a été élevée au rang de coutume nationale.

<sup>4</sup> Premier et mythique roi de la Lydie, fils de Zeus et de la Terre.

<sup>5</sup> On croit erronément que par le terme *πεσσοί*, traduit ici comme «cailloux», Hérodote entendait le jeu de dames ou les échecs.

*devait rester et celle qui devait émigrer du pays ; à la partie qui aurait dû rester, il assigna soi-même comme roi et, à celle qui aurait dû partir, il assigna son fils, le nom duquel était Tyrrhéne. Les Lydiens désignés par le sort à émigrer descendirent jusqu'à Smyrne, construisirent une flotte et y chargèrent tout ce qu'ils possédaient de valeur : ils mirent la voile à la recherche d'une terre qu'aurait pu leur fournir les moyens pour vivre ; ils dépassèrent des nombreux pays jusqu'à quand ils arrivèrent chez les Ombriens ; ici ils y fondèrent des villes où ils habitent jusqu'au présent. Et ils changèrent aussi leur nom en prenant le nom du fils du roi qui les avait conduits : depuis lors, ils s'appellent Tyrrhéniens. Les Lydiens restés dans leur pays tombèrent plus tard sous la domination des Persans.*

τῷ οὔνομα εἶναι Τυρσηνόν. Λαχόντας δὲ αὐτῶν τοὺς ἑτέρους ἐξιέναι ἐκ τῆς χώρας [καὶ] καταβῆναι ἐς Σμύρνην καὶ μηχανήσασθαι πλοῖα, ἐς τὰ ἐσθεμένους τὰ πάντα ὅσα σφι ἦν χρηστὰ ἐπίπλοα, ἀποπλέειν κατὰ βίου τε καὶ γῆς ζήτησιν, ἐς ὃ ἔθνεα πολλὰ παραμειψαμένους ἀπικέσθαι ἐς Ὀμβρικούς, ἔνθα σφέας ἐνιδρύσασθαι πόλιαις καὶ οἰκέειν τὸ μέχρι τοῦδε. Ἄντι δὲ Λυδῶν με τονομασθῆναι αὐτοὺς ἐπὶ τοῦ βασιλέως τοῦ παιδός, ὃς σφεας ἀνήγαγε· ἐπὶ τούτου τὴν ἐπωνυμίην ποιευμένους ὀνομασθῆναι Τυρσηνούς. Λυδοὶ μὲν δὴ ὑπὸ Πέρσησι ἐδεδούλωντο.

Denys d'Halicarnasse (*Dion. Hal.* I, 28) réfère que, selon Hellanikos de Lesbos, le peuple des *Thyrrenoi* devait être identifié avec les Pélasgiens, un mystérieux peuple migratoire qui – après avoir erré dans les régions la mer Égée – s'était établi en Etrurie:

*« Hellanikos de Lesbos dit que les Tyrrhéniens auparavant s'appelaient Pélasgiens et qu'ils ont pris le nom qu'ils ont maintenant après qu'ils s'étaient établis en Italie. Dans son œuvre Φορωνίς il dit ce qui suit: ' Frastor fut fils de Pélasge, leur roi, et de Ménippe, la fille de Péneus; fils de Frastor fut Amyntor, d'Amyntor fut Teütamide, de Teütamide fut Nanos. Pendant le règne de celui-ci les Pélasgiens furent chassés de leur pays par les Grecs et, après avoir laissé leurs navires près du fleuve Spines<sup>6</sup>, dans le golfe ionique, ils prirent Crotona, une ville de l'intérieur, et – partant de là-bas – ils occupèrent la région que nous appelons maintenant Tyrrhénie. ' »*

Strabon nous donne des versions d'auteurs différents (*Strab.* V, 2, 4):

*Pour ce qui concerne les Pélasgiens, presque tout le monde est en principe d'accord que quelque ancienne tribu avec ce nom s'est répandue dans toute la Grèce et, en particulier, auprès des*

Τοὺς δὲ Πελασγούς, ὅτι μὲν ἀρχαῖόν τι φύλον κατὰ τὴν Ἑλλάδα πᾶσαν ἐπεπόλασε καὶ μάλιστα παρὰ τοῖς Αἰολεῦσι τοῖς κατὰ Θετταλίαν, ὁμολογοῦσιν ἅπαντες σχεδόν τι. νομίζειν δὲ φη-

<sup>6</sup> On notera l'identité formale du toponyme de la ville de *Spine*, mentionnée par Denys d'Halicarnasse, avec l'hydronyme *Spines*, mentionné par Hellanikos de Lesbos (voir note 20).

*Éoliens de Thessalie. Éphore mentionne qu'il est de l'avis que, suite au fait qu'ils étaient en origine des Arcadiens, ils ont choisi une vie militaire et que, ayant converti beaucoup de monde à la même façon de vie, ils ont imparti leur nom à tout le monde, acquérant ainsi grande estime non seulement auprès des Grecs, mais aussi auprès n'importe quel peuple avec lequel ils ont eut le bonheur de venir en contact. Par exemple, ils prouvent d'avoir été les colonisateurs de Crète, selon ce qui dit Homère; en fait, Ulysse dit à Pénélope: 'Mais l'une langue est mêlée à l'autre; là [= à Crète] habitent des Achaiens, et Crétois de l'ancienne souche au grand cœur, et Cydoniens, si bien que Doriens aux plumes flexueuses, et des vrais Pélasgiens'. Et la Thessalie est appelée 'l'Argos pélasgique' (j'entends la part de laquelle se trouve entre les embouchures du fleuve Peneius et les Thermopyles jusqu'au pays montagneux de Pindus), par la suite du fait que les Pélasgiens avaient étendu leur domination jusqu'à ces régions. De plus, Zeus de Dodone est appelé 'Pélasgien' par le poète même: 'O Seigneur Zeus, Dodonéen, Pélasgien'. Et beaucoup de monde a appelé 'Pélasgiennes' les tribus de l'Épire car, à leur avis, les Pélasgiens étendaient leur domination jusqu'à là-bas. En outre, par la suite du fait que beaucoup de héros étaient appelés 'Pélasgiens', les peuples d'âge plus tardif ont appliqué cet éponyme à beaucoup de tribus; par exemple, ils ont appelé l'île de Lesbos 'Pélasgie' et Homère a appelé 'Pélasgiens' le peuple qui était le voisin de ces Ciliciens qui vivaient dans la Troade: 'Et Hypothée conduisait les tribus des Pélasgiens qui combattaient avec des lances, ces Pélasgiens qui habitaient à Larisse au sol profonde'. Mais Éphore suivait l'opinion*

σιν Ἐφορος τὸ ἀνέκαθεν Ἀρκάδας οὐ-  
τας ἐλέσθαι στρατιωτικὸν βίον, εἰς δὲ  
τὴν αὐτὴν ἀγωγὴν προτρέποντας πολ-  
λοὺς ἅπασι τοῦ ὀνόματος μεταδοῦναι  
καὶ πολλὴν ἐπιφάνειαν κτήσασθαι καὶ  
παρὰ τοῖς Ἑλλήσι καὶ παρὰ τοῖς ἄλ-  
λοις, παρ' ὅσους ποτὲ ἀφιγμένοι τετυ-  
χῆκασιν. καὶ γὰρ τῆς Κρήτης ἔποικοι γε-  
γόνασιν, ὡς φησὶν Ὅμηρος: λέγει γοῦν  
Ὀδυσσεὺς πρὸς Πηνελόπην:

ἄλλη δ' ἄλλων γλῶσσα μεμιγ-  
μήνη: ἐν μὲν Ἀχαιοί,  
ἐν δ' Ἐτεόκρητες μεγαλήτορες,  
ἐν δὲ Κύδωνες

Δωριέες τε τριχάϊκες, δῖοί τε Πε-  
λασγοί (v. *Od.* 19, 175.).

καὶ τὸ Πελασγικὸν Ἄργος ἢ Θεε-  
ταλία λέγεται, τὸ μεταξὺ τῶν ἐκβολῶν  
τοῦ Πηνειοῦ καὶ τῶν Θερμοπυλῶν ἕως  
τῆς ὄρεινῆς τῆς κατὰ Πίνδον, διὰ τὸ  
ἐπάρξει τῶν τόπων τούτων τοὺς Πε-  
λασγούς. τὸν τε Δία τὸν Δωδωναῖον  
αὐτὸς ὁ ποιητὴς ὀνομάζει Πελασγικόν:

Ζεῦ ἄνα, Δωδωναῖε, Πελασγικέ  
(v. *Il.* 16, 233).

πολλοὶ δὲ καὶ τὰ Ἑπειρωτικὰ  
ἔθνη Πελασγικὰ εἰρήκασιν ὡς καὶ μέχ-  
ρι δεῦρο ἐπαρξύντων. Πελασγούς τε  
πολλοὺς καὶ τῶν ἡρώων ὀνόματα κα-  
λέσαντες, οἱ ὕστερον ἂπ' ἐκείνων πολ-  
λὰ τῶν ἐθνῶν ἐπώνυμα πεποιήκασιν· καὶ  
γὰρ τὴν Λέσβον Πελασγίαν εἰρήκασιν,  
καὶ τοῖς ἐν τῇ Τρωΐδι Κίλιξιν Ὅμηρος  
εἶρηκε τοὺς ὁμόρους Πελασγούς:

Ἴππόθοος δ' ἄγε φύλα Πελασγῶν  
ἐγχεσιμῶρων, τῶν, οἳ Λάρισσαν ἐριβώ-  
λακα ναιετάασκον (*Il.* 2, 840).

τῷ δ' Ἐφόρῳ τοῦ ἐξ Ἀρκαδίας  
εἶναι τὸ φύλον τοῦτο ἠῖρξεν Ἡσίοδος.  
φησὶ γάρ:

υἱεῖς ἐξεγένοντο Λυκάονος ἀντι-  
θέοιο,

ὃν ποτε τίκτε Πελασγός. [*Loc.*  
*incert.*]

*d'Hésiode que cette souche tirait ses origines de l'Arcadie; car Hésiode dit: 'Des fils étaient nés à Lycaon qui semble un dieu, lui qui avait été généré par Pélasge'. Eschyle, dans son travail 'Les suppliantes' ou bien 'Danaïdes', dit que la race des Pélasgiens avait tiré ses origines de la ville d'Argos qui est autour de Mycène. Et le Péloponnèse aussi, selon Éphore, était appelé 'Pélasgie'. Même Euripide dit, dans son Archelaos, 'Danaïis, le père de cinquante filles, quand il est venu à Argos, avait pris résidence dans la ville de Inachus et il avait promulgué une loi valide pour toute la Grèce que tout le monde que jusqu'à ce moment-là avait été appelé Pélasgien aurait dû être appelé Danaën'. Et encore, Anticlède dit qu'ils avaient été les premiers à coloniser les régions tout autour de Lemnos et Imbros et que, en fait, quelques-uns d'eux avaient migré en Italie avec Tyrrhène, fils d'Atys. Et les compilateurs des histoires du Pays d'Atys mentionnent que les Pélasgiens, tout en croyant que les Pélasgiens étaient aussi à Athènes, malgré le fait que les Pélasgiens étaient appelés par le peuple de l'Attique 'Pélarçoi' [= cigognes] et le compilateur ajoute que c'était à cause du fait qu'ils sont des migrants et, comme les oiseaux, ils tiraient avantage des lieux où le destin les conduisait.*

Dans l'opinion d'Anticlède, selon ce qui nous est rapporté par Strabon, les Étrusques qui arrivèrent en Italie sous la conduite de Tyrrhène étaient des Pélasgiens et ils appartenaient à la même souche qui avait colonisé les îles égéennes de Lemnos et Imbros, si bien que plusieurs d'autres localités sur la côte anatolique. La même idée se retrouve dans des documents rédigés à Rhodes au cours du troisième siècle av. J.-C. Cette dernière thèse trouve une partielle confirmation dans la « stèle de Lemnos » (v. l'Appendice). Il s'agit d'une pierre tombale qui a été découverte en 1885 à Kaminia, dans l'île de Lemnos, qui se trouve dans la mer Égée. La stèle, qui a été datée autour du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C., se trouve maintenant dans le Musée National d'Athènes en Grèce. L'inscription sur la pierre tombale a 198 lettres formant 33 mots et est décorée avec le profil d'un guerrier. Le texte est écrit avec un

Αἰσχύλος δ' ἐκ τοῦ περι Μυκή-  
νας Ἄργους φησὶν ἐν Ἰκέτισιν ἢ Δα-  
ναῖσι τὸ γένος αὐτῶν. καὶ τὴν Πελο-  
πόννησον δὲ Πελασγίον φησὶν Ἐφόρος  
κλήθηται, καὶ Εὐριπίδης δ' ἐν Ἀρχελάφ  
φησὶν ὅτι

Δαναὸς ὁ πεντήκοντα θυγατέρων  
πατὴρ

ἐλθὼν ἐς Ἄργος ὄρκης Ἰνάχου  
πόλιν,

Πελασγεόντας δ' ὀνοματμένους  
τὸ πρὶν

Δαναοὺς καλεῖσθαι νόμον ἔθηκ'  
ἀν' Ἑλλάδα (Fr. 228, Nauck.).

Ἀντικλείδης δὲ πρώτους φησὶν  
αὐτοὺς τὰ περι Λῆμνον καὶ Ἴμβρος κτί-  
σαι, καὶ δὲ τούτων τινὰς καὶ μετὰ Τυρ-  
ρηνοῦ Ἄτυος εἰς τὴν Ἰταλίαν συνᾶραι.  
καὶ οἱ τὴν Ἀθιδά συγγράψαντες ἱστο-  
ροῦσι περι τῶν Πελασγῶν, ὡς καὶ Ἀθή-  
νησι γενομένων τῶν Πελασγῶν, διὰ δὲ  
τὸ πλανήτας εἶναι καὶ δίκην ὀρνέων  
ἐπιφοιτᾶν ἐφ' οὓς ἔτυχε τόπους Πελασ-  
γοὺς ὑπὸ τῶν Ἀττικῶν κληθῆναι.

alphabet archaïque de la Grèce occidentale adapté, au point de vue phonétique, aux mêmes caractéristiques de la langue étrusque. La langue de l'inscription montre des similarités morphologiques et sémantiques avec l'étrusque. Cela est particulièrement évident dans les numéraux et les formules indiquant l'âge du décédé à tel point que certains syntagmes de l'inscription de Lemnos peuvent être traduits à l'aide de nos connaissances de la langue étrusque. Selon plusieurs spécialistes (v. de Simone, 1986: 723 ss. ; Rix, 1968: 213 ss. ; Cortsen, 1930: 101–109, 1935: 145–187; Heurgon, 1980: 578–600, etc.), les langues de Lemnos et de l'Étrurie démontrent une parenté génétique.

Hérodote (Hist. IV, 145) nous informe que les habitants pré-grecs de l'île de Lemnos étaient des Pélasgiens:

*Des descendants des Argonautes, chassés par les Pélasgiens qui avaient enlevé à Brauronos des femmes athéniennes, c'est-à-dire chassés de Lemnos...*

Τῶν ἐκ τῆς Ἀργοῦς ἐπιβατέων παίδων παῖδες ἐξελασθέντες ὑπὸ Πελασγῶν τῶν ἐκ Βραυρωνοῦς ληισαμένων τὰς Ἀθηναίων γυναῖκας, ὑπὸ τούτων ἐξελασθέντες ἐκ Λήμνου...

Néanmoins, il faut considérer aussi la possibilité que la présence dans l'île de Lemnos d'une communauté qui parlait une langue très proche à l'étrusque ait été due à une colonisation postérieure et que l'explication donnée par Hérodote pourrait être une tentative d'en justifier la présence<sup>7</sup>.

Il est aussi important de rappeler que les sources grecques appelaient Τυρρηνοί soit les Étrusques qui vivaient dans la région de l'Italie centrale s'étendant du fleuve Macra jusqu'au Tibre<sup>8</sup>, soit les Pélasgiens qui habitaient la péninsule grecque d'Actée, c'est-à-dire les fondateurs de la ville d'Athènes que plus tard avaient été chassés par les Grecs et avaient migré en Thrace.

Presque tous les historiographes anciens semblent concorder sur le fait que les Étrusques avaient migré de l'Orient, la seule voix discordante étant celle de l'historien grec Denys d'Halicarnasse (mort vers l'an 8 av. J.-C.). Il était arrivé à Rome vers l'an 30 av. J.-C. et il y était resté pendant vingt-deux ans pour étudier l'histoire romaine ancienne. De lui (Dion. Hal. I, 30) nous apprenons que l'auto-dénomination des Étrusques était rasna (latinisé ou grecisé en *Rasenna*):

*En réalité ils donnent à eux-mêmes une propre dénomination, dérivée du nom d'un certain Rasenna qui aurait été un de leurs chefs.*

αὐτοὶ μέντοι σφᾶς αὐτοὺς ἐπὶ τῶν ἡγεμόνων τινὸς Ῥασέννα τὸν αὐτὸν ἐκείνου τρόπον ὀνομάζουσι..

Cela semble confirmer que le nom par lequel les Étrusques étaient connus dans les sources grecques, à savoir Τυρρηνοί ~ Τυρσανοί ou bien Τυρρηνοί ~ Τυρ-

<sup>7</sup> Cette thèse, proposée par plusieurs commentateurs (Briquel, Jacoby, Pallottino, etc.), a été élaborée par de Simone, 1966.

<sup>8</sup> Cfr. le poème de G. Carducci: *Spina Pelasga*.



ρανοί pourrait être un ethnonyme traduit ou bien un nom inventé par les Grecs. Le suffixe *-eno* est toutefois un éthno-suffixe typique de l'aire égéenne-anatolique.

Denys, après avoir examiné les opinions exprimées par les anciens historio-graphes, avait conclu en affirmant que les Étrusques étaient un peuple autochtone de l'Italie (Dion. Hal. I, 30):

*Je ne pense pas que les Tyrrhéniens soient les colons des Lydiens : ils ne parlent pas la même langue et on ne peut pas dire que, bien que leurs langues ne soient plus semblables, ils conservent au moins quelques souvenirs de leur mère patrie. Ils ne vénèrent pas les mêmes dieux des Lydiens et ils ne respectent pas ni des lois ni des coutumes semblables. Au contraire, ceux-ci sont les aspects par lesquels les Tyrrhéniens sont plus différents des Lydiens que des Pélasgiens. Peut-être que les plus proches à la vérité sont ceux qui soutiennent que les Tyrrhéniens n'ont pas émigré de nulle place mais qu'au contraire ils sont un peuple indigène, puisque chacune de leurs manifestations présente des caractères archaïques ; soit pour ce qui concerne la langue que pour ce qui concerne leurs mœurs, on n'en retrouve des pareils auprès d'aucun autre peuple.*

οὐ μὲν δὲ οὐδὲ Λυδῶν τοὺς Τυρρηνοὺς ἀποίκους οἶμαι γενέσθαι· οὐδὲ γὰρ ἐκείνοις ὁμογλωσσοὶ εἰσιν, οὐδ' ἔστιν εἰπεῖν ὡς φωνῆ μὲν οὐκέτι χρῶνται παραπλησίᾳ, ἄλλα δὲ τινα διασώζουσι τῆς μητροπόλεως [γῆς] μηνύματα. οὔτε γὰρ θεοὺς Λυδοῖς τοὺς αὐτοὺς νομίζουσιν, οὔτε νόμοις, οὔτ' ἐπιτηδεύμασι κέχρηται παραπλησίῳ, ἀλλὰ κατὰ γε ταῦτα πλεον Λυδῶν διαφέρουσιν ἢ Πελασγῶν. κινδυνεύουσι γὰρ τοῖς ἀληθέσι μᾶλλον εἰκότα λέγειν <οἱ> μηδαμόθεν ἀφιγμένον, ἀλλ' ἐπιχώριον τὸ ἔθνος ἀποφαίνοντες, ἐπειδὴ ἀρχαῖόν τε πάνυ καὶ οὐδενὶ ἄλλῳ γένει οὔτε ὁμογλωσσον οὔτε ὁμοδίαιτον <ὄν> εὐρίσκεται.

Compte tenu du fait que probablement les historiographes anciens ont rapporté des traditions orales mêlées à mythes divers, il faut soumettre leurs ouvrages à une critique très pressée. À ce propos, ça vaut la peine de rappeler in extenso les critiques que de Flavius Josephus avançait à propos de l'historiographie grecque (Contra Apionem, I, 2–4):

*Et maintenant, en premier lieu, je ne peux qu'être surpris par ceux qui supposent que – quand on approche des événements très anciens – il faut avoir confiance seulement dans les auteurs grecs et qu'on doit s'informer de la vérité seulement d'après eux et qu'il ne faut pas croire ni à nous-mêmes ni à d'autres personnes ; car je suis convaincu du contraire. Ce que j'entends dire est que, si on ne se laisse pas fourvoyer par des vaines opinions, mais on recherche la vérité dans les faits mêmes, on s'apercevra que tout ce qui concerne les Grecs s'est passé il n'y a pas longtemps, on peut dire hier. Je parle de la construction de leurs villes, de l'invention de leurs arts et de la description de leurs lois ; et, pour ce qui concerne l'annotation de leurs histoires, il s'agit presque de la dernière chose qu'ils ont entreprise. De toute manière, eux-mêmes reconnaissent qu'ils ont été les Égyptiens, les Chal-*

déens et les Phéniciens [...] qui ont préservé les mémoires des traditions les plus anciennes et plus durables de l'humanité ; parce que ces nations habitent des pays qui sont moins sujets à la destruction par le monde qui les entoure ; de plus, ils ont posé une attention particulière à ne rien omettre des faits mémorables qui ont eu lieu chez eux ; ils considéraient leur histoire sacrée et, ayant été écrite par des hommes à la grande sagesse qu'il y avait parmi eux, ils l'écrivaient sur des tables publiques. Pour ce qui concerne le lieu habité par les Grecs, au contraire, il a été bouleversé par dix milles destructions et la mémoire des faits précédents a été effacée ; ainsi ils recommençaient chaque fois une nouvelle vie et chaque fois ils pensaient que cela était l'origine de leur nouvel état. Il a été seulement très tard et avec difficulté qu'ils ont appris les lettres qu'ils usent maintenant ; car ceux qui font remonter l'usage de ces lettres à une époque très reculée se vantent de les avoir apprises des Phéniciens ou bien de Cadmus ; toutefois, il n'y a personne qui pourrait démontrer qu'il y a des textes de cette époque qui aient été conservés, ni dans les temples ni sur aucun autre monument public. Cela est évident en ce qui concerne le temps quand vivaient ceux qui ont pris part à la guerre de Troie, et après autant de temps on était devenu très douteux, et on avait fait une grande recherche au fin de savoir si les Grecs utilisaient leurs lettres à ce temps-là ; et l'opinion qui a prévalu et la plus proche à la vérité est que leur façon actuelle d'utiliser ces lettres était inconnue à ce temps-là. Quoiqu'il en soit, il n'y a pas chez eux un seul texte, que les Grecs considéreraient véritable, plus ancien que les poèmes d'Homère, qu'il faut avouer être postérieur au siège de Troie ; si cela n'est pas assez, on rapporte qu'il n'a pas laissé ses poèmes par écrit, sinon que ses mémoires avaient été conservées dans des chants qui ont été rassemblés plus tard, et que cette-ci est la raison par laquelle on y trouve un nombre si grand de variations. En ce qui concerne ceux qui se sont évertués à écrire leurs histoires, c'est-à-dire des personnes telles que Cadmus de Milète et Acusilaüs d'Argos, si bien que quelconque autre personne qui puisse être mentionnée comme successeur d'Acusilaüs, ils ont vécu juste avant l'expédition persienne en Grèce. Mais en ce qui concerne ceux-là qui ont introduit les premiers la philosophie et la considération des choses célestes et divines entre eux, tels que Pherceyde le Syrien, et Pythagore, et Thalès, tout le monde est univoquement d'accord qu'ils ont appris ce qu'ils savaient des Égyptiens et des Chaldéens, et qu'ils ont écrit très peu. Et celles-ci sont les choses qu'on suppose être les plus anciennes parmi les Grecs, et ils ont fort à faire pour se convaincre que tous les textes attribués à ces personnes sont véritables. Comment pourrait-il n'être pas une chose absurde que les Grecs en sont si fiers et ils se vantent d'être le seul peuple à connaître l'antiquité et à avoir délivré d'une façon soigneuse les vrais rapports des hauts temps ? Y a-t-il quelqu'un qui ne pourrait pas comprendre facilement – des écrivains grecs eux-mêmes – qu'ils ne savaient que très peu de toute bonne fondation quand ils se mettaient à écrire et qu'ils écrivaient plutôt leurs histoires sur la base de leurs propres conjectures ? De même, ils se réfutaient à dessein l'un l'autre dans leurs mêmes livres sans avoir ni la moindre honte de nous donner les relations les plus contradictoires de la même chose ; et je perdrais mon temps avec très peu de fruit si je veux enseigner aux Grecs ce qu'ils savent mieux que moi, c'est-à-dire la grande discordance qu'il y a entre Hellanicus et Acusilaüs à propos de leurs gé-

*néalogies ; et combien de fois Acusilaüs corrige Hésiode ; et dans quelle manière Éphore démontre qu'Hellanicus a écrit des mensonges dans la plupart de son histoire ; et comment Timée fait le même avec Éphore, et les écrivains successifs le font à Timée, et tous les écrivains postérieurs le font à Hérodote ; et Timée ne peut pas concorder ni avec Antiochus ni avec Philistius ni avec Callias non plus en ce qui concerne l'histoire sicilienne, dans la même façon que plusieurs écrivains de l'Athide peuvent suivre l'un l'autre dans les affaires d'Athènes ; ni font la même chose les historiens qui ont écrit les Argoliques en ce qui concerne les affaires des Argives. [...] Même Thucydide a été accusé d'avoir écrit des mensonges, bien qu'il paraisse nous avoir donné l'histoire la plus précise des affaires de son temps. En ce qui concerne les occasions d'une si grande discordance parmi eux, il y en a beaucoup qui sont très probables, au cas où on voudrait les examiner ; mais je les attribue principalement à deux causes, que je mentionnerai de suite, et j'estime que la première cause que je mentionnerai est la principale. Car, si nous nous rappelons qu'au début les Grecs ne se sont pas donnés la peine de tenir gardées des registrations publiques de leurs chroniques, et cela certainement doit avoir fourni à ceux qui auraient écrit plus tard à propos de ces chroniques anciennes l'opportunité de commettre des erreurs si bien que la faculté de les commettre ; parce que l'enregistrement des chroniques anciennes a été non seulement négligé par les autres états de la Grèce mais il n'existe aucune registration non plus parmi les Athéniens, lesquels prétendent d'être aborigènes et de s'être appliqués à l'étude ; non, ils affirment eux-mêmes que les lois de Dracon concernant l'assassinat, lesquelles maintenant existent par écrit, sont les plus anciennes de leurs registrations, lequel Dracon a vécu quelques temps avant le tyran Pisistrate. Pour ce qui concerne les Arcadiens, qui tirent vanité de leur antiquité, pourquoi devrais-je parler d'eux en particulier, vu qu'il était encore plus tard quand ils ont reçu leurs lettres et ils les ont appris, et cela aussi avec beaucoup de difficultés.*

Néanmoins, les opinions exprimées par les historiographes anciens ont influencé les auteurs modernes, qui ont essayé – tout en faisant un usage très partiel des données archéologiques – d'en tirer parti pour leurs théories, les unes basées sur l'idée de flux ou « vagues » migratoires, les autres sur l'autochthonie des Étrusques.

Les partisans des origines orientales avaient avancé l'hypothèse que les Étrusques auraient pu arriver de l'Est en connexion avec la phase « orientale » de leur culture (VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C.), une hypothèse tout à fait insoutenable et inconsistante au point de vue archéologique à cause du fait que l'influx culturel « oriental » avait influencé soit l'Étrurie soit la Grèce au cours de la même période historique. De plus, au point de vue archéologique, la transition a été graduelle de l'âge du fer à la période « orientalisant » et diversifiée au point de vue du territoire, tout à fait différente du changement subit qu'on s'attendrait dans le cas d'une migration. En outre, toutes les sources confirment d'une manière univoque que les Étrusques vivaient en Italie avant l'âge historique.

Une autre hypothèse migrationniste – qui se base sur le narré de Live (V, 33), selon lequel les populations rhétiques dans les Alpes centrales et orientales repré-

sentent les restes d'un peuple étrusque – théorise que les Étrusques soient arrivés du nord:

*Après l'expulsion du citoyen dont la présence, s'il y a des certitudes dans les questions humaines, aurait rendu impossible la capture de Rome, le destin de la Ville fatale s'approchait en vitesse. Des ambassadeurs étaient arrivés de Clusium pour demander de l'aide contre les Gauloises. Ce peuple ayant appris les nouvelles des fruits délicieux et ayant été pris en particulier par le nouveau plaisir du vin, avaient traversé les Alpes en occupant le territoire qui était cultivé précédemment par les Étrusques. Arruns de Clusium importait du vin en Gaule pour les attirer en Italie, car sa femme avait été séduite par un Lucumon, duquel il était le gardien, et duquel – vu que ce dernier était un jeune homme à la considérable influence – il était impossible obtenir un redressement sans une aide externe. Pour tirer vengeance, Arruns avait guidé les Gauloises à travers des Alpes et les sollicitait à attaquer Clusium. Je ne nie pas que les Gauloises puissent avoir été conduits à Clusium par Arruns ou quelque autre Clusien mais il est absolument clair que ceux qui avaient attaqué la ville n'étaient pas les premiers à traverser les Alpes. En effet, les Gauloises avaient traversé les Alpes et avaient pénétré en Italie deux cents ans avant d'attaquer Clusium et de la prise de Rome; ni les Clusiens étaient non plus les premiers Étrusques avec lesquels les armées gauloises venaient en conflit; beaucoup de temps auparavant ils avaient déjà combattu plusieurs batailles avec les Étrusques qui vivaient entre les Apennins et les Alpes. Avant la suprématie romaine, la puissance des Toscans était très étendue soit sur la mer que sur la terre. L'ex-*

*Expulso ciue quo manente, si quicquam humanorum certi est, capi Roma non potuerat, aduentante fatali urbi clade legati ab Clusinis ueniunt auxilium aduersus Gallos petentes. eam gentem traditur fama dulcedine frugum maximeque uini noua tum uoluptate captam Alpes transisse agrosque ab Etruscis ante cultos possedissee; et inuexisse in Galliam uinum inliciendae gentis causa Arruntem Clusinum ira corruptae uxoris ab Lucumone cui tutor is fuerat, praepotente iuene et a quo expeti poenae, nisi externa uis quaesita esset, nequirent; hunc transeuntibus Alpes ducem auctoremque Clusium oppugnandi fuisse. equidem haud abnuerim Clusium Gallos ab Arrunte seu quo alio Clusino adductos; sed eos qui oppugnauerint Clusium non fuisse qui primi Alpes transierint satis constat. ducentis quippe annis ante quam Clusium oppugnarent urbemque Romam caperent, in Italiam Galli transcenderunt; nec cum his primum Etruscorum sed multo ante cum iis qui inter Appenninum Alpesque incolebant saepe exercitus Gallici pugnaere. Tuscorum ante Romanum imperium late terra marique opes patuere. mari supero inferoque quibus Italia insulae modo cingitur, quantum potuerint nomina sunt argumento, quod alterum Tuscum communi uocabulo gentis, alterum Hadriaticum [mare] ab Hatria, Tuscorum colonia, uocauere Italicae gentes, Graeci eadem Tyrrhenum atque Adriaticum uocant. ei in utrumque mare uergentes incoluere urbibus duodenis terras, prius cis Appenninum ad inferum mare, postea trans Appenninum totidem, quot capita originis erant, coloniis missis, quae trans Padum omnia*

*tension de leur puissance sur les deux mers par lesquelles l'Italie est entourée est prouvée par les dénominations, car les peuples italiques appellent 'Mer Toscane' l'une et 'Adriatique' l'autre, du nom de Hatria, une colonie toscane. Les Grecs aussi les appellent 'Tyrrhène' et 'Adriatique'. Les régions qui s'étendent vers les deux mers sont habitées par eux. D'abord ils s'étaient établis en deçà des Apennins dans douze villes près de la mer inférieure [Tyrrhène] et plus tard ils avaient fondé autant colonies au-delà des Apennins correspondantes au nombre de villes-mères. Ces colonies possédaient le pays entier au-delà du Pô jusqu'aux Alpes, à l'exception du coin des Vénètes qui habitent un golfe de la mer. Les peuples alpins sont indoutablement de la même origine, surtout pour ce qui concerne les Rhétiens lesquels, à cause de la nature de leur pays sont devenus tellement incivilisés qu'ils n'ont pas retenu ni la moindre trace de leur premier état à exception de leur langue, et même celle-là n'est pas exempte de corruption.*

loca, – excepto Uenetorum angulo qui sinum circumcolunt maris, – usque ad Alpes tenuere. Alpinis quoque ea gentibus haud dubie origo est, maxime Raetis, quos loca ipsa efferarunt ne quid ex antiquo praeter sonum linguae nec eum incorruptum retinerent.

Il faut toutefois noter que Live parle d'un reste non-migratoire, vu qu'il mentionne le fait que les Rhétiens avaient été séparés des Étrusques par l'arrivée des Celtes. D'autres commentateurs, suivant les opinions de Denys d'Halicarnasse, ont parlé d'une présumée autochthonie des Étrusques, qu'il faudrait reconnaître dans le substrat italice pré-indoeuropéen. Il n'est pas difficile de reconnaître dans la plupart de ces thèses une inclination à isoler le problème des origines des Étrusques de la question plus générale des origines des peuples italiques, évidemment à cause du fait que l'étrusque est considéré une langue non-indoeuropéenne. On ne peut toutefois résoudre la question par des formules simplistes, car les divers arguments s'entrecourent sans se contredire réciproquement. La naissance du peuple et de la civilisation étrusque naissent d'un procès de formation très long qui remonte remarquablement plus avant du début des temps historiques, exactement comme dans le cas de tous les autres peuples du monde italice. Dans le cadre des relations existantes entre les aires culturelles de l'âge du fer et les aires ethno-linguistiques de l'Italie historique, la correspondance entre la région intéressée par la culture de Villanova<sup>9</sup> et le territoire

---

<sup>9</sup> Villanova est une petite ville près de Bologne, où cette culture a été découverte pour la première fois.

étrusque<sup>10</sup> en âge historique est patente. Il nous semble raisonnable penser que la culture villanovienne soit l'expression la plus antique de la civilisation d'un peuple étrusque déjà formé: il faudra donc repousser ses origines en arrière, dans l'âge du bronze, en correspondance du « proto-villanovien » d'Étrurie ou – peut-être – encore plus arrière.

\* \* \*

L'indoeuropeisation de l'Italie était encore en cours pendant l'âge historique et on peut la considérer terminée seulement après le triomphe du Latin qui avait romanisé les résidus linguistiques non-indoeuropéens. Notre connaissance des langues pré-indoeuropéennes parlées en Italie, bien que très limitée et incertaine, est basée surtout sur les substrats donnés par la toponomastique et les reliques lexicales. Toutefois, il semble hors de doute que les habitants les plus anciens d'Italie parlaient des langues à la nature très variée. Des comparaisons effectuées sur le peu de matériel disponible ont suggéré la possibilité de grouper ces langues préhistoriques dans des familles plus amples (Basque-Caucasienne, Paléo-Européenne, Égéeenne-Asianique, Théo-Tyrrhène et cetera).

Si on considère le substrat ethnique et linguistique non-indo-européen de l'Italie qui se déroule à partir de la préhistoire la plus ancienne, il faudra aussi se demander par quelle voie les langues indo-européennes ont pu pénétrer en Italie. La recherche moderne, tout en rejetant les idées des anciens, n'a pas été capable de se soustraire au mirage des origines italiques conçues comme directe conséquence de migrations provenant de l'extérieur. La linguistique comparée de l'âge positiviste, qui avait découvert la supposée unité originaire des langues indo-européennes, avait aussi avancé l'hypothèse que ces langues avaient été répandues par des populations migrantes par voie de terre à partir d'une *Urheimat* primitive jusqu'à leurs endroits définitifs. Dans le cadre d'une telle dispersion, on voyait le début de l'histoire des peuples d'Italie comme basée sur le même modèle d'événements historiques postérieurs, notamment l'expansion des Celtes en Italie préromane et les invasions barbares qui ont marqué la fin du monde ancien. Par conséquent, le paléoéthnologue Luigi Pigorini avait avancé l'hypothèse que les peuples « italiques », provenant de l'aire continentale européenne, étaient pénétrés en Italie à travers des Alpes en s'établissant d'abord dans la vallée du Pô et – plus tard – dans toute la péninsule. De plus, il semblait que l'archéologie préhistorique aurait pu offrir des confirmations à cette théorie, puisque les découvertes archéologiques étaient toujours expliquées comme des faits éthno-culturels<sup>11</sup>, en essayant de rapporter l'arrivée des peuples italiques à l'apparition dans la civilisation du bronze des *terramares*<sup>12</sup> de l'Italie du nord et à la diffusion – à partir du nord vers le sud de la péninsule<sup>13</sup> – du rite de la crémation des défunts.

---

<sup>10</sup> C'est-à-dire l'Étrurie propre, mais aussi une partie de l'Émilie Romagne et de la Campanie.

<sup>11</sup> L'axiome était résumé dans la « loi » de G. Kossinna : « chaque province culturelle, même la plus stricte, doit signifier une lignée distincte », qui a contribué à l'élaboration de schémas simplistes et caractérisés par un dogmatisme très austère mais qui se sont montrés inconsistants.

<sup>12</sup> Villages sur palafittes protégés par des levées.

<sup>13</sup> Il s'agit d'une thèse formulée par W. Helbig et L. Pigorini.

L'idée de l'indo-européisation de l'Italie primitive à travers d'invasions, qu'on présumait pouvoir démontrer aussi au point de vue archéologique, a connu – surtout au cours de notre siècle – développements et modifications en conséquence des études linguistiques et de nouvelles découvertes archéologiques. On a dû reconnaître qu'on ne peut pas considérer les diverses langues indo-européennes parlées en Italie pendant l'âge historique, c'est-à-dire le latin, l'osque-ombrien, le vénète, le messapique, et cetera, comme dérivées d'une hypothétique langue « italique commune » à cause du fait qu'on a pu démontrer que ces langues possèdent des liaisons indépendantes avec d'autres langues indo-européennes étrangères à l'Italie.

Les archéologues, à leur tour, ont cru logique que les changements de cultures intervenus dans la préhistoire la plus récente à partir du néolithique jusqu'à l'âge du bronze et à l'âge du fer pouvaient être expliqués par la migration de populations de territoires qui semblaient présenter des phénomènes semblables à ceux-là qui on avait découvert en Italie, pour exemple les cultures néolithiques des haches à guerre ou des pots à l'embouchement carré, la céramique à décorations méandrospiraliques, les « champs d'urnes » (*Urnenfelder*), lesquels paraissaient se lier avec l'Europe centrale et orientale, qu'on considérait l'aire principale de diffusion des Indo-Européens.

Au fur et à mesure que les nouvelles découvertes agrandissaient les connaissances des historiens, l'événement de l'immigration d'une unique population « italique » était replacé par l'idée d'une série distincte de migrations. Toutefois, le principe interprétatif appliqué restait toujours le même, c'est-à-dire que le début du cycle historique était toujours rapporté à un ou plus événements clairement définis ou définissables, à savoir la migration de l'aire continentale de groupes ethniques plus ou moins *préexistants* et *préconstitués*. Cette idée ne s'écartait pas beaucoup de l'opinion des anciens ethnographes qui voyaient les immigrations transmarines de la Méditerranée orientale comme le « point d'origine » de ces cultures.

Il est curieux de noter que – tandis que les critiques rebutaient les légendes concernant l'immigration de nouveaux peuples en Italie par voie maritime (si on ne considère pas le phénomène réel et historique de la colonisation grecque) – seulement dans le cas des Étrusques ils avaient généralement accepté la tradition classique d'une migration de l'orient par voie transmarine, et cela à cause de « l'isolement » linguistique des Étrusques, auquel on attribuait leur supposée opposition aux peuples indo-européens de l'Italie.

Au cours des dernières décennies, le progrès des connaissances archéologiques, linguistiques et historiques a mis en lumière des nouveaux faits, assez plus complexes et souvent en contraste avec les hypothèses courantes, qui ont donné de la voie aux doutes et à des perspectives critiques diverses. À cause de cela, il a fallu mettre de côté l'idée ethnogénétique empruntée du positivisme qui avait montré toutes ses défaillances soit au point de vue de la méthode que sur le plan des résultats. La révélation des cultures néolithiques et énéolithiques évoluées, raffinées, durables du sud de l'Italie et des îles; la découverte de la civilisation du bronze appelée « apenninique » étendue à toute la péninsule italienne, par rapport à laquelle les *terremare* deviennent un phénomène marginal et chronologiquement secondaire; la

présence simultanée du rite funèbre de la crémation soit au nord qu’au sud de l’Italie; la prise en considération des importants apports maritimes de la Méditerranée orientale qui ont eu lieu à plusieurs reprises et qui ont culminé dans la présence commerciale et, peut-être, partiellement coloniale, de Mycène dans les Pouilles et autour de la Sicile, avec des extensions dans la Sardaigne et sur les côtes tyrrhénienne et adriatiques jusqu’à Venise, ont de fait bouleversé totalement l’image d’une Italie primitive peuplée et civilisée à partir du nord, démontrant au contraire l’importance et l’antiquité soit de l’évolution locale dans la péninsule et dans les îles, soit la fonction irremplaçable des contacts et influxes méditerranéens.

En conséquence d’une telle transformation des perspectives, il y a eu une réaction aux théories « invasionistes » qui s’est manifestée avec la revalorisation des facteurs ethniques et culturels autochtones considérés, par contraste avec les facteurs extérieurs, des éléments déterminants dans l’éthnogenèse du monde italique. La tendance était celle de considérer le remplacement des couches linguistiques préexistantes par des langues indo-européennes comme une question d’absorption progressive et essentiellement linguistique d’impulsions à l’origine extraitalique sans toutefois impliquer des altérations remarquables de la population originaire. En même temps, des concepts autochtonistes ont prévalu aussi à propos du problème de l’origine des Étrusques, contre la thèse traditionnelle de la provenance orientale et contre l’opinion des défenseurs de l’hypothèse de leur descente du nord. P. Kretschmer et G. Devoto ont expliqué la différence entre la langue étrusque et les langues italiques d’origine indo-européennes comme la survivance jusqu’à l’âge historique d’un substrat pré-indoeuropéen ou « péri-indoeuropéen » plutôt qu’une intrusion exotique postérieure.

\* \* \*

Dans le cadre préhistorique italien, on assiste à un très ancien développement des centres du sud de l’Italie, surtout pour ce qui concerne les Pouilles, la Sicile et la Basilicate. Il s’agit d’un développement qui se déroule à partir du début du néolithique jusqu’à presque au temps de la colonisation grecque. Même après la colonisation grecque, cette aire reste à l’avant-garde du progrès, puisqu’elle accueille et répand des éléments des grands courants civilisateurs provenant par voie maritime du monde égéen-anatolique. En Italie septentrionale et centrale au contraire, la phase préhistorique est caractérisée beaucoup moins vivement et les séquences archéologiques montrent que ses cultures appartiennent à un niveau semblable au modèle général européen. Les agglomérations ne dépassent pas la dimension de villages, constitués par cases ou chaumières, ou bien, dans les régions lacustres ou fluviales, par palafittes. Il est seulement vers la fin de l’âge du bronze que ces agglomérations se multiplient et s’entassent. À partir du néolithique jusqu’à la fin de l’âge du bronze – et parfois jusqu’au début de l’âge du fer – on peut noter un afflux continu d’éléments du continent européen (formes et décorations des céramiques, types d’objets métalliques, et cetera) qui semble se rapporter aux aires danubiennes et balkaniques (un fait qui pourrait être indicatif de la possibilité qu’il existait aussi une voie de transmission à travers de la mer Adriatique).



Un facteur très important de la préhistoire de l'Europe continentale est, sans doute, la diffusion du rite de la crémation des morts qui se rapporte à la civilisation des « camps d'urnes » (*Urnfelder*) et qui pénètre vers la fin de l'âge du bronze soit en Italie du nord, en partiale concomitance avec la culture des *terremare*, soit en Italie du sud. Le problème si la crémation appartient – pour le moins dans sa phase initiale – à des peuples immigrés qui l'auraient introduite en Italie ou bien si sa diffusion corresponde à des autres causes constitue une question qui reste sans réponse, vu que les données archéologiques ne peuvent nous donner aucun témoignage sur les événements réels.

Si en Italie il y avait un arrière-plan ethnique et linguistique non-indo-européen enraciné de la préhistoire la plus lointaine, il faut se demander aussi quand et comment l'indo-européisation a eu lieu. Il va sans dire qu'il faut supposer que la transmission linguistique a dû être provoquée par des déplacements de groupes humains qui en étaient les « porteurs », il n'en est toutefois possible de spécifier les circonstances, la succession et la portée. On peut soupçonner la transmigration en Italie d'entiers groupes ethniques ou bien de petits groupes isolés, qui se sont répandus très lentement ou bien par des soudaines opérations de conquête. Toutefois, le procès d'indo-européisation – à l'état actuel de nos connaissances – a probablement été dilué dans le temps avec une longue progression qui ne pouvait pas être arrêtée. La grande extension territoriale des langues indo-européennes en Italie au début de l'âge historique et leur degré d'évolution intérieure, y incluant leurs relations réciproques si bien que la réaction des substrats, dénoncent très clairement que leur présence sur le territoire de la péninsule italienne doit remonter à plusieurs siècles avant les documents écrits les plus anciens, tout au moins à l'énéolithique. D'autre côté, il faut aussi supposer que le procès d'indo-européisation était encore en cours en âge historique, vu que parmi ses dernières manifestations il faut inclure – très probablement – la pénétration des langues indo-européennes des Celtes dans la vallée du Pô, si bien que la colonisation grecque en Italie du sud. Les langues historiques, telles que le latin, l'osco-ombrien, le vénétique, le méssapique, représentent donc le résultat final d'un procès de formation très long auquel peut-être ont participé des souches linguistiques disparues ou inconnues, interférences réciproques, si bien qu'éléments des substrats pré-indoeuropéens.

\* \* \*

L'âge du bronze en Italie péninsulaire est caractérisée par la culture qu'on appelle « apenninique » qui se développe au cours du deuxième millénaire av. J.-C. avec un caractère homogène de l'Émilie jusqu'à la Calabrie. L'*habitat* éparpillé de cette culture est caractérisée par des villages sur les buttes et les pentes, composés par peu de cabanes, parfois de grandes dimensions, ou bien dans des grottes ou des abris, tandis que leurs nécropoles sont inconnues. Au point de vue historique, la présence d'objets d'origine mycénienne datables entre le XV<sup>e</sup> et le XII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. dans beaucoup de sites sur les Apennins qui, peut-être, peuvent être rapportés aux mythes de l'arrivée de colonisateurs helléniques en âge héroïque. En fait, les traces les plus importantes ont été découvertes dans des régions où les contes mythiques

grecs font aborder des héros tels que Diomède, Nestor, Ulysse, auxquels on attribuait la fondation préhistorique de villes et peuples et où on assistera plus tard aux phénomènes de colonisation grecque. Mais il faut mentionner aussi quelques fragments mycéniens retrouvés à Luni (sur Mugnone) et à Allumiere (dans la zone des Monts de la Tolfa). Les tablettes mycéniennes en linéaire B mentionnent l'alun, un sel très important pour le corroyage du cuir et pour le procès de réduction dans la fonte des métaux et qui est très abondant dans les Monts de la Tolfa. Hors de l'alun, une des raisons qui peuvent avoir engagé les navigateurs mycéniens à faire échelle sur les côtes occidentales italiennes était sans doute l'approvisionnement de métaux. Il est toutefois difficile d'établir une relation entre les céramiques mycéniennes des Monts de la Tolfa et l'ensemble de mythes et traditions concernant les « origines étrusques ».

Il n'y a pas faute de suggestions qui se rapportent aux sources historiques : la découverte archéologique des « Tyrrhéniens orientaux » dans l'île de Lemnos; « l'île d'Héphaïste », le forgeron des dieux, laquelle est appelée « Αἰθαλία » par certaines sources anciennes (*Pol.* XXXIV, 11, 4) – exactement comme l'île d'Elbe, connue depuis l'antiquité pour sa production métallifère<sup>14</sup>; les traditions de piraterie maritime des Tyrrhéniens (*Hom. Hymn. Dion.* VII, 6); la mention des « Trš.w » ensemble avec des « Jqjwš.w » (= Achéens ou Mycéniens) parmi les « Peuples de la Mer » au cours du XIII<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>15</sup>, c'est-à-dire la même époque des importations mycéniennes en Italie; la date que les Étrusques eux-mêmes indiquaient comme date de naissance de leur ethnie (*Cens. de d. nat.* 17, 5-6; *Serv. auct. ecl.* IX, 46.), fixée dans le XI<sup>e</sup> siècle av. J.-C.; les « douze peuples » (*duodecim populi*, δώδεκα ἡγεμονίαι) et les dodécapoles étrusques cispadane et transpadane formées peut-être sur des modèles égyptiens (*Her.* I, 147) et grecs (*Her.* I, 145), et cetera. Il faut toutefois noter que le commencement de la métallurgie dans l'aire de

<sup>14</sup> L'île d'Elbe était appelée Αἰθαλία par les Grecs et *Iuva* par les Romains. Au-delà des industries remontant au paléolithique supérieur, on a trouvé sur l'île de la céramique gravée à cru remontant au début du néolithique si bien que des axes de bronze à marges relevés typiques des cultures de l'âge du bronze. À partir de l'âge du fer, on peut constater la présence d'importantes industries du fer, qui était particulièrement abondant dans cette île.

<sup>15</sup> Les inscriptions égyptiennes de Ramsès III (1197–1165 av. J.-C.) parlent des « Peuples de la mer », c'est-à-dire une série de peuples qui venaient de la terre et de la mer pour envahir l'Égypte. Quelques-uns de ces peuples étaient déjà connus sous le même nom, car ils étaient mentionnés parmi les peuples qui avaient fourni des troupes mercenaires aux pharaons Aménophis III et Ménéptah (1413–1220 av. J.-C.). Certains des ces « peuples de la mer » peuvent être identifiés assez facilement, comme dans le cas des Achéens, qui sont appelés dans les inscriptions *Jqjwš.w*, ou bien les Philistins, qui sont appelés *Prst.w*. L'identification des quelques peuples est assez douteuse, comme dans le cas des Siciliens (*Sqrš.w*) et des Sardes (*Šrdn.w*). Des autres peuples ont été identifiés d'une façon très hypothétique. Parmi ces derniers on trouve les *Trš.w* qui pourraient être les Τυρσηνοὶ *Tyrsenoi* mentionnés par les sources grecques plus tardives. Ces identifications hypothétiques sont très douteuses et la question est compliquée encore plus par les formes de ces noms en ancien égyptien qui rendent l'identification très complexe. Par exemple, le nom égyptien des Sicles, à savoir *Sqrš.w*, précédemment avait été mis en relation avec le toponyme anatolique de *Sagalassos*, si bien qu'avec le nom d'un peuple mystérieux de la Palestine qu'on appelait *Sikalayu*. Même l'ethnonyme *Trš.w*, qui serait le nom des Étrusques dans les sources égyptiennes citées, avait été mis précédemment en rapport avec les toponymes anatoliques de *Tarsus* et *Torrebos* (cfr. Sandars, *passim*).

la Toscane remonte à l'énéolithique tandis que les apports orientaux deviennent considérables seulement vers la fin de l'âge du bronze ; d'autre côté, les séquences archéologiques montrent des caractères de continuité économique et sociale qui sont en contradiction avec l'idée d'un apport extérieur.

Pour ce qui concerne la « piraterie » ou, pour mieux dire, la thalassocratie des Tyrrhéniens, les sources grecques en font mention pendant toute l'antiquité. Par exemple, les « pirates tyrrhéniens » sont mentionnés par l'hymne « homérique » à Dyonise (Hésiode, VII)<sup>16</sup>:

*Je parlerais de Denys, le fils de la glorieuse Sémélé, et de comment il apparût sur une langue de terre saillante près de la plage [...] quand des pirates tyrséniens s'approchèrent sur la mer scintillante avec un navire bien gréé – un malheureux destin les avait conduits là-bas.*

et Éphore (*apud Strabon VI, 2, 2.*) raconte qu'en 736 av. J.-C., au moment de la fondation de la première colonie gréco-chalcidienne de Νάξος en Sicile, les « pirates tyrrhéniens » croisaient dans les eaux de l'île.

Au cours du XIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C., c'est-à-dire envers la fin de l'âge du bronze, la décoration engravée, qui est une des caractéristiques de la culture apenninique, avait commencé à disparaître. On assiste, pendant la phase finale de l'âge du bronze, à des changements bien plus radicaux par la suite de l'introduction de deux aspects culturels qui suivent l'un l'autre et qu'en même temps se superposent. Les archéologues ont nommé ces deux civilisations « sub-apenninique » et « protovillanovien ». La culture sub-apenninique se rapporte à la culture apenninique avec un répertoire de formes céramiques dérivées de la culture qui l'avait précédé. Les principales nouveautés sont l'absence de la décoration engravée et l'apparition de prises et d'appendices plastiques sur la céramique. Pour ce qui concerne l'*habitat*, on assiste à la prédominance de villages sur collines sur positions facilement défendables, tandis que l'industrie du bronze produit des objets comme l'épée longue et la hache à petites ailes si bien que les fibules à arc simple ou à arc de violon et le rasoir, lesquels étaient inconnus par avance et qui semblent dériver d'un côté de l'industrie de l'Europe centrale et d'autre côté de l'industrie égéenne. Les Protovillanoviens utilisent très rarement des installations précédentes. La *facies* de leurs céramiques est profondément innovatrice soit au point de vue des formes vasculaires qui deviennent plus brutes, soit dans la décoration avec des engravures sommaires à zigzag et à coupelles. La donnée fondamentale de cette phase est le caractère très stable des installations, qui voient la construction d'imposantes enceintes en pierre (par exemple à Monte Rovello, sur les Monts de la Tolfa, et à Crostoletto di Lamone, dans la haute vallée de la Flora). Mais l'innovation la plus éclatante est l'introduction de la crémation, ce qui comporte l'apparition de grandes nécropoles similaires aux « camps d'urnes » (*Urnfelder*) de l'Europe centrale. L'enterrement a lieu dans des vases biconiques avec très peu d'effets et quelques

<sup>16</sup> Quelques commentateurs ont identifié les « pirates tyrséniens » avec les peuples de la Thrace, d'Athènes et de l'île de Lemnos (cfr. Thucydide IV, 109 et Hérodote, I, 57).

pots qu'étant très souvent miniaturisés ont seulement une fonction rituelle. Il n'est pas possible d'interpréter ces phénomènes très complexes, qu'impliquent un influx de l'Europe centrale indéniable, tandis qu'une éventuelle connexion avec l'Égée et la Méditerranée orientale n'est pas claire. Les vieilles théories qui voyaient dans ces phénomènes des invasions de l'extérieur ou bien des arrivées de nouveaux peuples ne peuvent fournir aucune clarification. En même temps, l'explication de ces phénomènes par des « influxes » non mieux spécifiés signifie attribuer aux symptômes la valeur de cause première.

La présence protovillanovienne est imposante dans la Toscane et le Latium, mais surtout dans l'aire correspondante à l'Étrurie méridionale, tandis qu'ailleurs dans la péninsule les témoignages sont plus rares. L'héritage culturel de la phase finale de l'âge du bronze et de son aspect protovillanovien, de l'incinération à la bronzistique, est développé en particulier dans le territoire qui sera habité plus tard par les Étrusques. L'aire du Latium, au contraire, montre la présence d'une culture parallèle et influencée par le protovillanovien, mais toutefois diverse, qu'au cours de l'âge du fer ignore le rite de la crémation.

\* \* \*

La diffusion de la civilisation villanovienne semble être reliée à une expansion très hâtive des Étrusques. Au centre du mouvement expansif il y a l'Étrurie qui, grâce à la vitesse et à la grandeur de son développement, à l'étendue de son

territoire, à l'uniformité de ses manifestations, constitue – ensemble avec la colonisation grecque – le phénomène le plus important dans l'histoire de l'Italie archaïque. Entre le IX<sup>e</sup> et le VII<sup>e</sup> siècle, de l'agrégation de villages villanoviens ils naissent des villes qui seront parmi les plus grandes et plus magnifiques de la Méditerranée : Véies, Caere (Cerveteri), Tarquinies, Vulci, Roselle, Vétulonie, Populonie, Volterra (Volterra), Vulsinii (Orvieto), Chiusi, Pérouse, Orte, Arezzo, Fiésole, et cetera. La prospérité économique était très probablement due aux richesses minières des territoires de Populonie et Vétulonie, avec l'île d'Elbe et les Collines Métallifères d'où on extraissait du fer, du cuivre et du plomb argentifère, si bien que les mines de



fer des Monts de la Tolfa. La demande internationale de métaux avait certainement attiré beaucoup d'entrepreneurs, techniciens, artisans et ouvriers de plusieurs pays et avait activé un réseau d'échanges qui explique la grande quantité de produits exotiques présente en Étrurie. De plus, par la suite de l'attention intéressée de navigateurs et colons, surtout grecs, il était nécessaire une politique vigilante soit de défense que d'offense sur les mers, laquelle était peut-être le phénomène principal qui avait porté à la thalassocratie étrusque.

Les importations de la Grèce et du Proche Orient étaient donc alimentées aussi par la haute potentialité d'achat des Étrusques. De l'évolution du villanovien on parvient ainsi au mouvement culturel qu'on a appelé « orientalisant », entre la fin du huitième et le début du sixième siècle, caractérisé par la provenance exotique de matériels précieux comme l'or et l'argent et d'objets de luxe tels que les bronzes asiatiques, scarabées en gypse vetrifié d'Égypte, pendentifs d'or puniques, faiences égyptiennes, céramiques grecques, mors précieux pour les chevaux, patères historiées d'argent, parfois doré, de la Syrie ou de Chypre, et cetera. Les artisans étrusques s'inspirent aux goûts orientaux dans la toreutique, orfèvrerie, etc. Il n'y a rien de pareil dans les colonies grecques de la Sicilie et de la Magne Grèce, à indiquer que les métropoles étrusques jouissent de conditions économiques et politiques très différentes de celles des colonies grecques.

Cela nous est confirmé par la tradition reportée par Pline l'Ancien<sup>17</sup> selon laquelle beaucoup d'artistes corinthiens s'étaient établis en Étrurie au cours du septième siècle av. J.-C. Par la suite de cela, on a avancé l'hypothèse que la plupart des noms de personne du mythe grec, empruntés par la langue étrusque, soient d'origine corinthienne, une théorie qui n'est pas confirmée par les faits.

Il semble que les relations avec des navigateurs marchands grecs qui arrivaient sur les côtes tyrrhéniennes à la recherche de métaux (surtout fer et cuivre pour armes, outillage et ornements) soient commencés aux alentours de la moitié du IX<sup>e</sup> siècle av. J.-C., mais il s'agit seulement d'un épisode d'une histoire de relations internationales qui commencent à partir du troisième millénaire quand, par exemple, des navigateurs de la mer Égée fondent dans la péninsule ibérique des petites installations fortifiées (Los Millares, Vila Nova de São Pedro). Au cours du millénaire successif les échanges d'ouvrages manuels en cuivre sont très intenses, tout en considérant que la plupart des poignards de l'âge du cuivre à lame triangulaire et au milieu côtélé retrouvés en Europe centrale et méridionale semblent avoir été produits par la culture de Rinaldone. La phase « orientale » de la culture étrusque implique une fréquentation très intense des mers par des navigateurs grecs, phéniciens si bien que par les Étrusques mêmes. Ce courant de trafics internationaux existait déjà pendant la période villanovienne. Les archéologues ont décou-

<sup>17</sup> Nat. Hist. XXXV, 5, 16: « hunc eodem nomine alium fuisse quam tradit Cornelius Nepos secutum in Italiam Damaratum, Tarquinii Prisci regis Romani patrem, fugientem a Corintho tyranni iniurias Cypseli, mox docebimus. »; Nat. Hist. XXXV, 43, 152: « sunt qui in Samo primos omnium plasticen invenisse Rhoeum et Theodorum tradant multo ante Bacchiadas Corintho pulsos, Damaratum vero ex eadem urbe profugum, qui in Etruria Tarquinium regem populi Romani genuit, comitatos fictores Euchira, Diopum, Eugrammum ab iis Italiae traditam plasticen. »

vert des produits d'origine étrusque (en particulier vases de *bucchero*, amphores, pots en style étrusco-corynthenien, etc.) dans la Campanie, les îles Lipari, sur les côtes de la Sicilie, en Sardaigne, Corse, au sud de la France, à Carthage jusqu'aux îles Baléares et en Espagne, ce qui paraît montrer une très intense activité commerciale. La plupart de ces objets est datée entre la fin du VII<sup>e</sup> et le début du VI<sup>e</sup> siècle.

À l'expansion maritime correspond l'expansion terrestre en Italie : « in Tuscorum iure pene omnia Italia fuerat », « *Presque toute l'Italie était sous la domination étrusque* », (Caton *Cens.*, Serv., *ad Aen.* XI, 584), une affirmation que nous retrouvons en Live dans le passage mentionné ci-haut (V, 33) et sous I, 22 :

*La puissance de l'Étrurie était si grande que la renommée de son peuple avait rempli non seulement la terre mais aussi la mer dans toute la longueur de l'Italie, des Alpes jusqu'au détroit de Messine*

...quamquam tanta opibus Etruria erat ut iam non terras solum sed mare etiam per totam Italiae longitudinem ab Alpibus ad fretum Siculum fama nominis sui impleret...

\* \* \*

Le long de la péninsule italienne, au milieu des X<sup>e</sup>–IX<sup>e</sup> siècles av. J.-C. (c'est-à-dire dans le premier âge du fer) il fait surface une série de cultures locales qui préfigurent de bien près les divisions ethniques de l'Italie ancienne d'âge historique. Dans ce contexte, la culture villanovienne paraît très clairement dans toute l'aire de l'Étrurie d'âge historique, avec la significative exception de la vallée du fleuve Treia occupée par une culture qui préfigure la future ethnie falisque. La présence villanovienne peut être mise en évidence non seulement dans l'Étrurie propre mais aussi dans l'aire du Pô autour de Bologne et Rimini, si bien que dans deux zones de la Campanie, l'une autour de Capoue et l'autre entre le fleuve Sèle et le golfe de Salerno, c'est-à-dire là où il y a des attestations d'une présence historique étrusque. Il ne faut pas confondre la culture dans son sens archéologique avec l'ethnie : il arrive très souvent dans l'histoire que la domination implique des formes culturelles, linguistiques et politiques homogènes bien qu'elle agrège des composants ethniques divers. La culture villanovienne s'est répandue avec des caractères très homogènes, qui peut-être indiquent un procès de colonisation qui a eut lieu au cours de la première phase de la culture villanovienne dans le IX<sup>e</sup> siècle av. J.-C. et que dans l'espace de deux ou trois générations a occupé l'aire de diffusion de l'Émilie à la Campanie. Les sources anciennes, bien que parfois il s'agisse d'un tas de bruits et notices à la valeur très discutable, mentionnent d'une façon explicite les « colonisations » de l'âge héroïque à l'intérieur de l'Étrurie si bien qu'en Campanie et dans la vallée du Pô.

\* \* \*

Les historiens anciens (Verr. Flacc. *Etr. rer.* Fr. 1 P; Strab. V, 2,2) pensaient que la fondation des douze villes de l'Étrurie était due à Tarcon, roi éponyme de Tarquinies, lequel était le fils (ou bien le frère) de Tyrrhéne, roi des Lydiens. D'autres villes s'honoraient avec leurs propres écistes : Corinthe et Nanos-Ulysse à Cortona, Teutamis et Pélope à Pisa, Halesus d'Argos à Falerii. Toutefois, la primauté de Tarquinies et son importance dans la phase la plus antique est largement

attestée par la renommée très précoce du héros éponyme Tarcon, renommée qui était bien connue à Lycophron (env. 325–250 av. J.-C., v. *Alex.* V, 1240), si bien qu'à cause de la localisation à Tarquinies, en relation à Tarcon, du mythe de fondation de l'aruspicine personnifié avec Tagete, l'enfant prodigieux. M. Verrius Flaccus (*Etr. rer. fr.* 1 P) attribue à Tarcon et à Tarquinies la fondation des douze villes étrusques de la vallée du Pô, tandis que Servius Honoratus (*ad Aen.* X, 198) attribue la fondation de Bologne et Mantoue à *Aucnus*, fils d'*Aulestes*, roi de Pérouse.

Pour ce qui concerne les villes étrusques en Campanie, les sources sont fort moins détaillées que dans le cas des villes étrusques de la vallée du Pô. Peut-être que ces dernières étaient mieux connues à cause de la chute plus tardive de la domination étrusque dans la vallée du Pô, ou bien à cause de l'importance que les traditions mythiques et historiques revêtaient pour la Cisalpine romaine: on n'oubliera pas que Virgile était né à Mantoue et, dans son poème, il se vantait de ses souches étrusques (*Vita Verg.* 5, Focas, *de hist.* 22). Même Live, né dans la ville vénétienne de Padoue, est assez bien informé si l'on juge des renseignements qu'il nous donne sur la dodécapole étrusque de la vallée du Pô si bien qu'en ce qui concerne l'origine étrusque des Rhétiens (V, 33). Pour ce qui concerne la Campanie, dans la plupart des cas, nous n'avons que l'appellatif d'« étrusque » utilisé par les anciens géographes pour les villes de Nocera, Nola, Sorrento, Pompei, Ercolano et Suessa, si bien que la mention des villes étrusques disparues de Marcina et Picentia. Live (IV, 37, 1) nous informe que les noms étrusques de la ville de Capoue<sup>18</sup> et de son fleuve étaient Voltturnum<sup>19</sup>. Selon M. Verrius Flaccus (apud *Fest.* p. 464 L), dans la Campanie étrusque il aurait existé un *campus Stellatis* au nom pareil d'un lieu-nommé dans le territoire de Capène et que les Étrusques qui s'étaient établis en Campanie tiraient leur origine de Capène. Selon Caton (Fr. 48 P), Capène aurait été une colonie de Véies fondée par le roi Propertius. Et – au point de vue linguistique – le nom de Capoue pourrait être en rapport avec le toponyme de Capène.

Comme on voit, nos connaissances sont insuffisantes et très fragmentaires. Malgré cela, il est possible de déduire que Tarquinies était avec toute probabilité le vrai épiceutre de l'expansion étrusque qui s'est dirigé d'abord vers l'Étrurie propre et seulement ensuite vers la vallée du Pô. Live (V, 33,9) est très précis en ce qui concerne la succession temporelle. La colonisation de la Campanie semble être due à une expansion qui a eu lieu à partir de l'aire phalisque et de Capène mais dans laquelle Véies a joué un rôle très important. Si on compare les données de la tradition littéraire avec celles-là qu'on obtient des séquences archéologiques, on peut découvrir des convergences de grande valeur. La primauté de Tarquinies doit être mise en rapport d'un côté avec l'importance des témoignages proto-villanoviennes des Monts de la Tolfa, leurs lieux habités et nécropoles à la grande extension, si bien que la documentation attestante une présence mycénienne et de l'autre côté

<sup>18</sup> Selon les sources anciennes (Escatée *ap.* Steph. Byz.), le nom de Capoue originerait de l'anthroponyme du héros troyen Capys, un nom qu'en étrusque – selon Servius (*ad Aen.* X, 145) – signifierait « faucon ».

<sup>19</sup> Voltturnum était aussi le nom étrusque du Tibre, à comparer avec la dénomination latine de *flumen Voltturnalis* si bien qu'avec les fêtes tibérines des *Voltturnalia*.

avec l'abondance et cohérence du villanovien le plus ancien retrouvé à Tarquinies. L'importance de l'aire de Tarquinies dans cette phase, parmi l'âge final du bronze et le premier âge du fer, est personnifié dans la narration mythique et historique de l'éciste Tarcon, fils de l'archegète Tyrrhéne.

La soudaine apparition dans la vallée du Pô d'une civilisation aux caractéristiques étrusques au cours du VI<sup>e</sup> siècle, témoignée par la grande ville étrusque de Marzabotto et l'adoption de stèles se rapportant au style de Volterra (Volterra) et de Fiésole, avait été précédemment interprété comme « première arrivée » des Étrusques dans cette région. Il faut, au contraire, prendre en considération la présence d'une culture villanovienne cohérente dans la vallée du Pô, strictement reliée à l'Étrurie propre, à Bologne – c'est-à-dire là où les principales traditions littéraires la pointent – si bien qu'à Verrucchio (Rimini). On assiste, entre le VII<sup>e</sup> et le VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C., à la croissance économique de l'aire de Bologne et, par contraste, au déclassement et à la décivilisation progressive de l'aire de Rimini. La découverte par G. Colonna d'une inscription étrusque sur un pot du villanovien IV de Bologne, c'est-à-dire dans le VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C., sur un plan de continuité culturelle avec le villanovien I, II et III des deux siècles précédents, démontre que la « colonisation » villanovienne de la vallée du Pô appartient à des éléments étrusques qui parlaient la langue étrusque. Il est peut-être possible de prendre en considération des traditions parallèles transmises par Denys d'Halicarnasse (*Dion. Hal.* I, 17–18) qui écrivait que les Pélasgiens s'étaient établis en Italie avec les aborigènes :

*En suite, quelques-uns des Pélasgiens qui occupaient la région qu'on appelle maintenant Thessalie, ayant été forcés à laisser leur patrie, s'établirent avec les aborigènes et combattaient avec eux contre les Sicules. Les aborigènes les avaient accueillis soit parce qu'ils nourrissaient l'espoir d'en tirer profit soit, comme je pense, surtout pour des raisons de consanguinité. La race des Pélasgiens était en fait une lignée grecque qui anciennement provenait du Péloponnèse. Ils avaient traversé des nombreuses vicissitudes de type différent et, particulièrement à cause de leur manière de vie gyrovague, sans domicile fixe et sans pouvoir faire référence à un lieu certain. Ils habitaient jadis la région près d'Argos achaienne, comme elle est appelée maintenant, et ils étaient autochtones par rapport à cette région-là, comme beaucoup de monde écrit. Ils avaient pris, à leurs débuts, cette dénomination du roi Pélasge. Il était, selon ce qu'on dit, fils de Zeus et de Niobé, la fille de Phoronée, laquelle, selon le mythe, avait été la première femme mortelle avec laquelle Zeus s'était uni. Mais au cours de la sixième génération ils laissèrent le Péloponnèse et migrèrent dans la région qu'alors on appelait Émonie et qu'aujourd'hui on appelle Thessalie sous la conduite d'Achéos, Phtios et Pélasge, qui étaient les fils de Larisse et de Poseidon. Quand ces fils arrivèrent en Émonie, ils chassèrent de cette région les barbares qui l'occupaient et ils partagèrent la terre en trois parties, en attribuant à chaque partie le nom du chef auquel elle venait donnée, à savoir Phtiotide, Achaïe et Pélasgiotide. Ils restèrent dans ce lieu pour cinq générations, pendant lesquelles ils atteignirent un très haut niveau de prospérité en mettant à fruit les meilleures terres de la Thessalie. Toutefois, au cours de la sixième génération, ils furent chassés à leur tour de la Thessalie par les*



*Curètes et les Lélèges, des peuples dont le nom est maintenant Etoles et Locriens, et par beaucoup d'autres peuples qui vivent dans l'aire du Parnasse. Leurs ennemis étaient sous la conduite de Deucalion, fils de Prométhée et de Climène, la fille d'Océan. Les Pélasgiens se dispersèrent pendant la fuite, tandis que des autres s'emparèrent de quelques-unes des îles Cyclades. Quelques-uns s'établirent dans le territoire appelé Estieotide, près de l'Olympe et de la ville d'Ossa, tandis que des autres arrivèrent en Béotie, Phocide et Eubée. Ceux qui s'étaient dirigés vers l'Asie occupèrent plusieurs territoires le long de la côte de l'Hellespont et aussi beaucoup d'îles proches à la côte, parmi lesquelles il y a l'île actuelle de Lesbos, en se fusionnant avec ceux qui avaient été envoyés de la Grèce pour y fonder la première colonie sous la conduite de Macaros, fils de Crinacos. La plupart d'eux trouva refuge à l'intérieur auprès des habitants de Dodone, leurs consanguins, contre lesquels personne n'aurait jamais pensé faire la guerre, car ils habitaient dans une ville sainte. Dans cette ville, ils séjournèrent pour un temps raisonnable, mais quand ils s'aperçurent d'être nuisibles pour les habitants de Dodone puisque la terre ne pouvait pas nourrir tout le monde, ils laissèrent la région en accueillant l'ordre de l'oracle de naviguer vers l'Italie, qu'alors on appelait Saturnie. Ils armèrent nombreux bateaux et ils firent route vers la mer Ionienne, soignant d'atteindre les régions les plus proches d'Italie mais, par la suite des vents méridionaux et de la manquante connaissance des lieux, ils furent emportés loin et amarèrent près d'une des embouchures du fleuve Pô nommée Spine<sup>20</sup>. Ici, ils laissèrent la flotte et la partie du monde qui n'était pas à même de supporter des grands efforts physiques et ils laissèrent une garnison sur les navires pour se garantir une possibilité de fuite dans le cas que l'entreprise ne serait pas réussie. Ceux qui étaient restés dans la région de Spine entourèrent le campement d'une clôture et ravitaillèrent les navires de ravitaillements. Quand il leur sembla que tout allât bien, ils fondèrent une ville qui avait le même nom de l'embouchure du fleuve. Ils eurent du bonheur plus que les habitants des côtes ioniques, s'affirmant pour longtemps comme les plus puissants sur la mer et ils furent à même de apporter au sanctuaire de Delphes des dîmes splendides comme nulle autre, obtenues grâce à leurs activités sur la mer. Ils furent plus tard combattus avec des grandes troupes par les barbares qui habitaient dans les alentours et ils durent abandonner la ville.*

Après la première phase, au point de vue archéologique il paraît qu'il y a eu des nouveaux apportes de l'Étrurie, presque une « deuxième colonisation » du territoire situé entre Bologne, Marzabotto et Spina.

Dans ce cadre, il faut mentionner que, dans la Vénétie préromane, de la souche protovillanovienne il s'était développé entre la fin de la phase villanovienne et le début de l'âge du fer (à savoir IX<sup>e</sup>–VIII<sup>e</sup> siècles av. J.-C.) la culture « paléo-vénétique »<sup>21</sup>. Il est particulièrement intéressant de noter que, hors de contacts très évi-

<sup>20</sup> On notera l'identité formale du toponyme de la ville de *Spine*, mentionnée par Denys d'Halicarnasse, avec l'hydronyme *Spines*, mentionné par Hellanikos de Lesbos (voir note 6).

<sup>21</sup> La civilisation paléo-vénétique est aussi appelée « atestine » du toponyme Ateste, nom latin d'Este, un des lieux les plus riches au point de vue archéologique.

dents avec les cultures du fer de l'Europe centrale (Hallstatt) et de la Slovénie, les Vénètes entretenaient des contacts très proches avec la culture villanovienne de l'Émilie, ce qui semble démontrer que la pousse colonisatrice villanovienne–étrusque était arrivée jusqu'à la Vénétie.

Le tableau de la colonisation de la Campanie est assez plus complexe. Les aires où les colonisateurs villanoviens s'étaient établis sont au moins trois: (1) la fertile vallée du Volturne, en proximité de Capoue; (2) la côte de Sorrente et Salerne, jusqu'au fleuve Sèle (Plin. *N.H.* III, 70), avec son épicentre à Pontecagnano; (3) la vallée du Tanaro autour de Sala Consilina.

La colonisation de la vallée du Tanaro, avec des importantes attestations à Capodifiume (Rocccaspide), fut bientôt englobée – sans laisser des mémoires historiques – par la culture « œnotrienne » indigène environnante et ne fut plus renforcée peut-être à cause du voisinage des colonies grecques de Poseidonie et Velie. Le villanovien de Pontecagnano conserva très longtemps des traces de son origine (urnes cinéraires biconiques, typologie des bronzes, urnes avec armets et pots de couverture) jusqu'à l'âge historique, comme attesté par l'alphabet de type étrusque méridional; il est toutefois possible que son placement sur la côte puisse avoir aidé des contacts très fréquents par voie de mer avec l'Étrurie. Cette région, après les invasions et les guerres du V<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., était si dépeuplée que les Romains en 268 av. J.-C. y transférèrent des Picénes (desquelles il lui dérive le toponyme latin d'*ager picentinus*).

Capoue et l'aire septentrionale de la Campanie sont les seuls lieux pour lesquels des mémoires historiques se soient conservées. Ces Étrusques se rapportent à l'aire du Tibre si on considère le nom du fleuve et de la ville de *Volturnum* – qu'on a déjà mentionné auparavant. Le villanovien de Capoue semble lié à la culture de l'Étrurie méridionale et en particulier de *Volsinii*. Même le nom *Velsu* qui indiquait une des villes étrusques de la Campanie (qui nous est connue grâce aux inscriptions sur les pièces de monnaie) est semblable au nom étrusque de *Volsinii*. Des plus, il faut mentionner la probabilité que le nom de *Falerii* soit en rapport avec l'*ager falernus*, le rapport entre le héros phalisque *Halæsus* et le roi de Véies *Morrius* (Serv. *ad Aen.* VIII, 285), si bien que la mention par Virgile des alliés de *Turnus* là où le héros de *Falerii* (*Aen.* VIII, 724; X, 352, 411, 417, 422, 425) commande les armées de la Campanie septentrionale. Toutefois, la notice de la tardive fondation de Capoue fournie par Caton et le double nom que cette ville avait, pourraient faire soupçonner qu'il y a eut une « deuxième colonisation »<sup>22</sup>.

Ces indications sommaires nous permettent d'entrevoir une réalité très complexe et variée. L'aspect colonisateur de la culture villanovienne, avec son énorme extension territoriale, trouve des correspondances assez cohérentes dans les sources anciennes et inclut une matrice étrusque qui émerge très clairement en âge historique. L'expansion villanovienne qui se départe de l'Étrurie s'étend en direction des grandes routières de l'âge du bronze, des atterrages phlégréens jusqu'à l'embouchure du Pô et

---

<sup>22</sup> Toutefois, ce fait pourrait indiquer l'entrée à Capoue des nouveaux citoyens d'origine sabellienne, une action qui préluait à la fin de la domination étrusque dans la région.

plus loin. La phase la plus obscure de la protohistoire, après la ruine de Mycène, semble orienter l'aire tyrrhénienne vers l'Europe centrale, comme il est démontré par les caractères généraux de la culture protovillanovienne et villanovienne, si bien que par quelques aspects de la métallurgie. En même temps, quelques autres aspects de la même métallurgie et des caractères du villanovien montrent un certain degré de parenté avec des phénomènes égéens qui nous font penser que des liaisons établies pendant l'âge mycénien n'avaient pas été coupées complètement.

\* \* \*

En conclusion, les sources archéologiques, qui indiquent une connexion étroite avec la culture du fer étrusque et l'Europe centrale, ne semblent pas légitimer la thèse d'une massive migration provenant du nord, surtout si on tient en considération le fait que d'autres cultures italiques et méditerranéennes ont aussi entretenu des relations culturelles plus ou moins étroites avec l'Europe centrale au cours de l'âge du fer. L'ancienne hypothèse autochtone de Denys d'Halicarnasse avait trouvé un écho dans les théories de ces commentateurs modernes qui pensaient que les Étrusques pourraient être un relicté d'un peuple méditerranéen d'âge néolithique qui a vécu dans cet endroit à partir de l'âge néolithique jusqu'à l'arrivée des peuples italiques – qui parlaient des langues indo-européennes et utilisaient la crémation – et qui avaient été identifiés avec les cultures protovillanovienne et villanovienne. Cette hypothèse n'est pas soutenable, car l'aire où la culture de Villanova s'est développée coïncide presque parfaitement avec les confins historiques de l'Étrurie. L'archéologie a pu démontrer qu'il y a une continuité culturelle de l'âge du bronze jusqu'à l'âge du fer. Il n'existe aucune trace des changements soudains et spectaculaires qui auraient dû indiquer l'arrivée d'un peuple migratoire. D'autre côté, les sources les plus anciennes soulignent la relation intercurrente entre les Étrusques et les peuples de la mer Égée (les Pélasgiens) ou les Lydiens. Il n'y a pas de solutions faciles donc, car l'évidence est extrêmement contradictoire.

Plutôt qu'à l'apport d'un seul groupe migratoire il faut plutôt penser à une série très complexe de relations entre une population permanente et des superstrats ou adstrats migratoires qui se sont installés dans le territoire dans des âges et circonstances différentes y ayant été attirés par les grandes richesses minières. Les données archéologiques confirment que la stratification sociale a été très complexe et importante. Bien qu'on ne veuille pas tenir compte des mythes de la migration des Lydiens en Étrurie, il y a eu toutefois des apports des Sardes dans les colonies sardes de Populonie et Vétulonie; des apports mycéniens autour des zones minières (surtout à Luni sur Mugnone et à Allumiere, dans la zone des Monts de la Tolfa) mais aussi en beaucoup d'autres sites; des contacts plus qu'évidents avec les cultures de l'âge du fer de l'Europe centrale; des rapports très étroits et excellentement développés avec les Grecs en premier lieu, mais aussi avec les régions côtières de la Méditerranée orientale et occidentale. Et il ne faut pas oublier les relations très proches avec tous ou presque tous les peuples italiques parlant des langues indo-européennes. Ces facteurs se réfléchissent d'une façon très évidente dans la question de la langue étrusque.

Dès le début des études étruscologiques, on a essayé d'apparenter la langue étrusque or avec l'une or avec l'autre langue ou famille linguistique : hébreu, grec (U. Coli), langues italiques, basque (V. Thomsen), indo-européen (W. Corssen), arménien (S. Bugge), hittite (V. Georgiev), langues caucasiennes (V. Thomsen), dravidien (Konow), finno-ougrien (J. Marthas) et cetera, mais ces tentatives n'ont pas porté à des résultats tangibles. L'erreur la plus probable est qu'on souhaitait établir l'existence d'affinités génétiques là où il y a seulement quelques affinités lexicales.

Ici on ne peut donner qu'une description schématique et limitée de la langue dans sa extrême synthèse. L'étrusque était probablement une langue agglutinante (c'est-à-dire qu'elle juxtaposait à la « racine » des affixes qui avaient la fonction d'exprimer les relations grammaticales) du type SOV<sup>23</sup>. On note aussi des phénomènes de changement de voyelle<sup>24</sup> (apophonie ? harmonie vocalique ?) au cours de l'affixation des noms, quand *a* et *i* se transforment parfois en *e* (par exemple : clan '[le] fils', pl. clen-ar '[les] fils'). En plus, la *u* devient *w* semi-vocalique dans le cadre d'une tendance à la monophthonguisation, c'est-à-dire à la réduction des diphthongues à une seule voyelle et du passage des diphthongues *au*, *eu* à *av* (*aw*), *ev* (*ew*). Au cours des leurs études, les linguistes ont pu déterminer, avec un haut degré de certitude, le sens d'un certain nombre de mots, verbes et morphèmes. L'évolution de la langue étrusque nous permette de découvrir le procès graduel de transformation des aspirées à spirantes (*c*, *k* → *χ*, *t* → *θ*, *p* → *φ* → *f*).

Il faut noter que presque tous les éléments de l'étrusque que nous connaissons tirent leur origine d'emprunts linguistiques de langues diverses. Ces emprunts linguistiques ont essuyé un procès de déplacement d'accent caractérisé par une très forte accentuation de la syllabe initiale qui, au cours de la phase la plus antique de la langue, a porté à l'atténuation des voyelles atones et, dans le courant du temps, à une réduction du vocalisme archaïque, ce qui a comporté la formation de groupes consonantiques complexes et – de conséquence – à la transformation en sonantes<sup>25</sup> des consonants liquides et nasales incluses dans les *clusters* consonantiques.

Au même temps, selon le témoignage des emprunts, les consonantes ont essuyé un procès d'assourdissement qui ressemble en part au phénomène de l'*erste Lautverschiebung* (glissement consonantique ou « loi » de Grimm) en ce qui concerne les occlusives sonores [*b*, *d*, *g*] qui deviennent [*p*, *t*, *k*] (par exemple : grec Βάκχος ~ latin *Bacchus* > étrusque *Paxie* ; grec Δαίδαλος > étrusque *Taitle* ; grec Ἄδωνις ~ latin *Adon*, *Adonis* > étrusque *Atunis*, *Atnis* ; latin *Gaius* > étrusque *cae*, *cai*), tandis que les occlusives sourdes se transforment dans des spirantes sourdes [*f* ~ *φ*, *θ*, *h* ~ *χ*], par exemple : grec Περσεύς ~ latin *Perseus* > étrusque *φerse* ; latin *atrium* > étrusque *aθre* ; latin *tutus*, *tutela* > étrusque *θuta* ; grec κῆρος 'pouvoir' > étrusque *χuru* ; grec κλίχνη 'petit verre' ~ latin *culigna* > étrusque *χulichna*<sup>26</sup>).

<sup>23</sup> SOV est un acronyme indiquant la position des éléments dans la phrase, c'est-à-dire: Sujet – objet – verbe.

<sup>24</sup> Dans le passé, on a erronément pris le changement de voyelle pour une « harmonie vocalique », qui est un phénomène tout à fait différent.

<sup>25</sup> Le mot *sonante* indique un type de consonantes (nasales, liquides, vibrantes, *glides*) qui présentent le plus faible degré d'obstacle à la phonation et donc plus proches aux voyelles.

<sup>26</sup> Dans les inscriptions plus tardives la forme étrusque *χulichna* devient *culigna* et *culcna*.

Ce n'est peut-être pas trop hasardé de penser à la présence d'un substrat « paléo-européen » relié aux cultures de l'Europe du nord, centrale et orientale. En effet, il faut considérer que les contacts des Étrusques avec ces cultures sont continués pendant plusieurs siècles, à partir de la période néolithique, avec les haches à guerre ou les pots à l'embouchement carré, la céramique à décorations méandrospiraliques, si bien que les « champs d'urnes » (*Urnenfelder*) de la culture villanovienne, jusqu'au début du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C., comme la grande quantité de joaillerie produite avec l'ambre de la mer Baltique et retrouvée dans les tombeaux étrusques nous confirme. Dans ce cadre il faut prendre en considération aussi les relations culturelles qui ont peut-être porté les peuples de l'Europe du nord à adopter un alphabète (ainsi-dit « runique ») qui calque de très près l'alphabète étrusque.

Cela ne signifie pas que l'étrusque devrait être considéré une langue qui présente une affinité ou parenté avec l'indo-européen en général ou avec le germanique en particulier. La parenté génétique dans le sens propre du terme peut être démontrée seulement par des correspondances systématiques dans tous les sous-systèmes linguistiques : vocabulaire, phonologie, morphologie et syntaxe (cfr. Thomason–Kaufman 1988). Malheureusement, nos connaissances de la langue étrusque sont assez limitées à cause de la nature même du matériel épigraphique disponible, formé pour la plupart par des inscriptions funéraires, ce qui ne nous permet pas d'examiner la langue en détail. Toutefois, ce qu'on sait est assez pour affirmer avec assurance que la langue étrusque *n'est pas* une langue ni germanique ni indo-européenne. Malgré cela, l'étrusque inclut un patrimoine lexical qui lui arrive des souches les plus diverses, surtout de souches indo-européennes.

Si on se prend la peine d'examiner les éléments disponibles, on pourra s'apercevoir très facilement des caractéristiques suivantes:

- le patrimoine phonologique, selon le témoignage des inscriptions, est très limité, puisqu'il comprend seulement les phonèmes suivants. Voyelles : a, e, i, u (si bien que les consonants liquides<sup>27</sup> [l, r] et nasales [m, n] en fonction de sonantes<sup>28</sup>); consonantes sourdes: h, χ, p, t, k, q, φ, s, ś, θ; consonantes sonores (?): v, z, l, m, n. On notera l'absence de la voyelle o et des occlusifs sonores b, d et g, si bien que la présence de une grande quantité d'occlusives aspirées comme χ, φ, θ, h – bien que le dernier est utilisé surtout au bout des mots. Il y a deux sifflantes distinctes, s et ś. L'étrusque n'a pas de géminées, si on exclue la nn de quelques inscriptions archaïques.
- l'étrusque n'a pas de genre grammatical, c'est-à-dire qu'il n'a pas de mots masculins, féminins ou neutres ;
- l'étrusque m'a pas d'article ;

<sup>27</sup> Les consonantes liquides (notamment la latérale [l] et la vibrante [r]) sont caractérisées par un degré de sonorité très proche à celui-là des voyelles. Au point de vue acoustique, les liquides sont en même temps consonantiques et vocaliques.

<sup>28</sup> Les sonantes développent leur fonction par la suite de la chute de voyelles, par exemple : *mλαχ* < *mulaχ* 'beau'; *menrva* < *menerva* 'Minerve', et cetera.

- l'étrusque semble manquer d'un verbe *avoir* et exprime la possession ou par des génitifs ou bien par [*être*] *à*, par exemple : *mi Unial* 'je [suis] à [la déesse] Junon' ; *eca šuθi larθia* 'ce tombeau [est] à Larth', avec une formation très semblable à celle-là utilisée par les langues sémitiques (phénicien et hébreu en particulier) ; la possession est parfois exprimée aussi avec la formule génitif + déictique, par exemple : *mi cupesa* < *mi cupes-ta* 'moi [je suis] celui-là de Cupe' ;
- l'étrusque semble manquer de congruence, c'est-à-dire qu'après un numéral le substantif très souvent ne prend pas de pluriel. Par exemple : *θu avil* 'un an' ~ *ci avil* 'trois an(s)' ; *šuθi* 'tombeau' ~ *sa šuθi* 'six tombeau(x)' ; il n'y a pas de pluriel dans les phrases *ci* (trois) *tartiria* ; *ci* (trois) *turza* ; *ci* (trois) *cleva*. Au contraire, le morphème *-Vr* qu'on suppose être le signe du pluriel est présent dans les syntagmes suivants : *θu clan* 'un fils' ~ *ci clenar* 'trois fils' ; *clenar zal* 'fils deux' ; *papals* 'petit-fils' ~ *papalsēr ananasa VI* 'ayant amené six petit-fils' ; *\*teno* 'chambre (?)' *tenour sa* 'chambres (?) six', et cetera.
- dans la langue étrusque il n'y a pas de copule, par exemple : *mi [Ø] šuθi* 'moi [je suis] le tombeau (de...)' ; *eca [Ø] šuθi* 'ceci [est] le tombeau (de...)' ; *mi [Ø] larθia* 'moi [je suis] à Larth', et cetera ;
- la flexion verbale étrusque manque des morphèmes personnels.
- Le verbe n'a presque jamais une marque de nombre même s'il a référé à un substantif pluriel, par exemple : *sin ais Cemnaχ* 'le dieu Kemnaχ [le] permet' (où *sin* = latin *sinere*, 'permettre' ; *ais* 'dieu' – *aiser*, *eiser* 'dieux') si bien que *sin eiser Sic Seuc* 'les dieux Sic et Seu [le] permet(tent)'. Toutefois, on peut constater très rarement la présence d'un morphème verbal « pluriel » (?) *-um* vis-à-vis à la marque *-Ø* du singulier, par exemple : sg. *un* ('j'annonce, tu annonces, il annonce') ~ pl. *unum* ('nous annonçons, vous annoncez, ils annoncent') ; sg. *casu* ('gésir ; git') ~ pl. *cesum* 'nous gisons, vous gisez, ils gisent'. Après un duel, le verbe demeure au singulier : *apac atic sanišva θui cesu* 'et le père et la mère ci-git' (!), où *apa* 'père', *ati* 'mère', *-k* 'et' (cfr. latin *-que*, lydien *-k*, vénétique *-ke*), *sanišva* 'unis' (avec la marque *-va* du duel) ; *θui* 'ici'.

La plupart de ces derniers phénomènes sont à inclure parmi les plus typiques de toute *langue mixte* ou *d'intégration*, surtout quand il se présentent agrégés dans un aggloméré uniforme. Vu que la plupart du vocabulaire, dont nous connaissons la signification, paraît avoir été emprunté d'autres langues ou familles linguistiques, il faut sans doute prendre en considération la possibilité que l'étrusque, plutôt qu'une langue isolée et sans parenté génétique, ait été une sorte de *lingua franca* préhistorique, utilisée en origine par les « pirates » ou, mieux dit, les « thalassocrates » tyrhéniens au cours de leurs incursions dans la mer Méditerranée, ou bien une langue partiellement ou totalement pidginisée par la suite du rencontre d'une couche linguistique préexistante, peut-être « proto-germanique », avec les langues des Mycéniens, des peuples proto-italiques, des « Lydiens », des Grecs, des Phéniciens, des peuples « nuragiques » de la Sardaigne, des Égyptiens et cetera, c'est-à-dire une sorte de *créole ante litteram*, dans lequel ils sont conflués les diverses âmes qui composaient la nation étrusque.

\* \* \*

Ça vaut la peine de mentionner aussi la recherche génétique qui a essayé de trouver des réponses plausibles à la question des origines des Étrusques. En effet, on pourrait se demander s'il est possible qu'un peuple, dont la culture et la langue ont disparu il y a deux-mil ans, ait laissé des traces au niveau génétique dans sa progéniture ? Cavalli-Sforza nous donne une réponse positive tout en mettant en évidence la différence à niveau génétique de la région à nord de Rome qui correspond d'une façon frappante au territoire de la première expansion historique des Étrusques (Cavalli-Sforza *et alii* 1996:277–9). Malgré cela, il est pour le moment impossible de donner une réponse à la question s'il s'agissait d'un peuple autochtone – qui tire sa diversité d'un « cou de bouteille » (*bottleneck*) génétique – ou bien du résultat d'une immigration préhistorique :

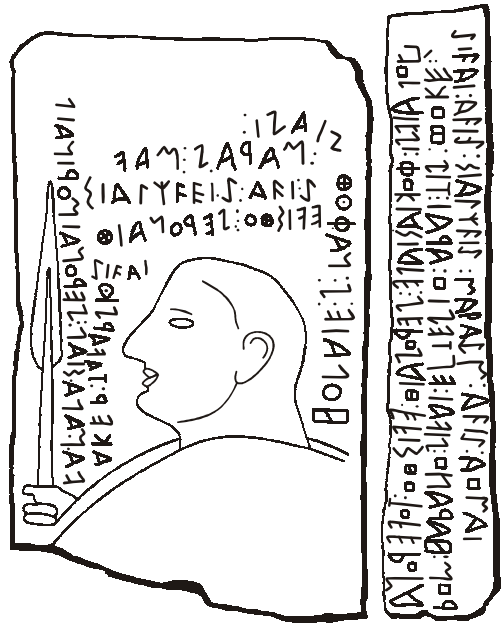
*If the local population of southern Tuscany had a strong demographic development at some early time (in the case of Etruscans, the beginnings of the Iron Age around 3000 years ago), and if later migration from the outside were limited, then the local gene pool would be reasonably resistant to later modification. If any genetic differences with neighbors were present at the beginning, they might thus resist cancellation and persist for a long time; the greater the initial genetic difference, the greater the resistance and persistence. This might indicate therefore that Etruscans were colonists of external origin, but it is difficult to exclude the possibility that they originated from an autochthonous population that diverged genetically from its neighbors because of initial isolation and drift.*

\* \* \*

La multiplicité des facteurs socio-historiques, la grande profondeur temporelle, la recherche d'une collocation historique sont les prémisses qui doivent être à la base des critères qui nous peuvent être d'aide à asseoir la question des origines des peuples de l'Italie préhistorique et des Étrusques en particulier. L'idée d'un « début », focalisé soit sur une migration ou sur un développement autochtone fixé dans le temps doit être replacée par l'idée d'une « formation » distribuée le long de l'axe temporel. Il faudra donc parler d'un « point d'arrivée », c'est-à-dire la coagulation finale des procès de formation des phénomènes ethniques et culturels. Il ne serait pas raisonnable rechercher la nation et civilisation étrusques au-delà de ce « point d'arrivée », de la même façon qu'aucun historien moderne ne ferait pas l'erreur d'identifier *ante litteram* la nation et la civilisation française avec les Celtes, la Gaule romaine ou bien avec les Francs, les Visigoths, le Burgundes, ou les Normands. L'étude des origines des Étrusques est liée d'un côté à la recherche et analyse des éléments ethniques, linguistiques, culturels qui convergent dans l'élaboration préhistorique de cette formation. Ces éléments peuvent être autochtones ou d'origine extérieure, reculés ou proches dans le temps. La tâche des historiens et linguistes modernes sera donc l'interprétation des modalités et des temps par lesquels a eu lieu les procès conclusifs de la définition historique et linguistique du peuple étrusque.

## APPENDICE : LA STÈLE DE LEMNOS

La stèle de Lemnos présente deux textes distincts, qu'on indique au point de vue paléographique comme A et B. Le texte A est engravé sur le fronteau de la stèle, près de la figure du guerrier, tandis que le texte B se trouve sur le côté droit de la stèle, et il est composé par trois lignes. L'alphabet utilisé pour les deux textes est le même, mais il n'est pas possible exclure que les deux textes aient été écrits par deux mains différentes. Une expédition archéologique italienne a découvert en 1928 dans la partie orientale de l'île de Lemnos quatre inscriptions vasculaires fragmentaires écrites avec le même alphabet (v. Della Seta, 1937; Lejeune, 1957), ce qui démontre que ce type d'alphabet – et, peut-être, la langue aussi – étaient utilisés couramment à Lemnos. Le texte des deux inscriptions de la stèle peut être considéré presque certain, à l'exception de la première ligne de B que parfois on translittère comme *toveronai*]:



A	B
1 <i>holaies</i> : <i>naφoθ</i> <i>šiaši</i> : <i>marás</i>   <i>mav</i>	1 <i>holaiesi</i>   <i>φokiasale</i>   <i>šeronaiθ</i> : <i>evisθo toverona</i> [ ] <i>rom</i> : <i>haralio</i> : <i>šivai</i> : <i>eptešio</i> : <i>aria</i> : <i>tiš</i> : <i>φoke</i>
4 <i>sialχvei</i> : <i>š</i>   <i>avi</i> : <i>š</i> <i>evisθo</i>   <i>šeronaiθ</i> <i>šivai</i>	3 <i>šivai</i> : <i>avis</i> : <i>sialχviš</i> : <i>marásm</i> : <i>avis</i> : <i>aomai</i> :
7 <i>aker</i> : <i>tavaršio</i> <i>vanalasia</i>   <i>šeronai</i>   <i>morinail</i>	

Les deux textes de la stèle de Lemnos constituent un *unicum* mais, malgré cela, ils peuvent être comparés avec l'étrusque. En premier lieu il faut dire que les alphabets utilisés démontrent l'exigence de fixer des systèmes phonologiques qui coïncident dans des points essentiels. Le premier point concerne le sous-ensemble des consonantes occlusives, car les locuteurs du lémnien et de l'étrusque ont éliminé les symboles des occlusives sonores β, γ, δ de l'alphabet grec archaïque qu'ils



utilisaient comme modèle<sup>29</sup>. Cela nous consent de formuler l'hypothèse d'un système consonantique semblable soit pour l'étrusque que pour la langue de la stèle de Lemnos. Un second point concerne le sous-ensemble vocalique. Une des caractéristiques de l'alphabet étrusque consiste dans l'élimination de la voyelle grecque *o*, un phénomène qui présuppose l'existence d'une opposition *a–u*. La situation est pareille dans la langue de l'inscription de Lemnos, avec la différence que la voyelle éliminée n'est pas *o* sinon *u*. Il s'agit donc d'un choix différent qui toutefois reflète la même situation phonologique structurelle. Il faut enfin noter la présence, soit en étrusque qu'en lémnien, de 2 phonèmes de sifflantes, à savoir *s* et *ś*. Ces coïncidences, si on le considère singulièrement, pourraient avoir une valeur exclusivement typologique, sans impliquer un rapport de type génétique. Toutefois, il y a des « coïncidences » aussi au point de vue morphématique, par exemple lémnien – *asial(e)* : étrusque –*asial* ; lémnien –*m* : étrusque –(*u*)*m*, ma surtout lexicale. Il est particulièrement intéressant noter le syntagme *śivai avīs sialχvis maras–m avīs aomai* (voir B 3) par lequel on a indiqué l'âge du décédé, indication qu'on peut repérer aussi dans la formule *sialχvis avīs* sous A 4. La formulation *śivai avīs sialχvis* de la stèle de Lemnos peut être comparée avec l'étrusque *zivas avils śealχls* 'vixit annos LX'. La corrélation de l'étrusque –*ils* contre lémnien –*is* est régulière ; dans les deux langues les numéros des dizaines sont formés à l'aide du suffixe –*alχ(u)*. Ces coïncidences morphologiques ne sont certainement pas dues au cas et sont particulièrement significatives d'une possible parenté généalogique entre étrusque et lémnien.

## SOURCES HISTORIQUES MENTIONNÉES

Pour les citations des écrivains anciens on a utilisé les abréviations du grand dictionnaire grec Liddell-Scott pour les auteurs grecs et du dictionnaire Lewis-Short pour les auteurs latins.

CATON LE CENSEUR [Marcus Porcius Cato (Censorius aut Priscus aut Superior aut Maior dictus), homme politique et historien romain, 235–146 av. J.-C.] : *Origines* ; *De die natalis*. Titre original : *Origines*.

CLAUDE [Tiberius Claudius Caesar Augustus Germanicus, empereur romain, 10 av. J.-C. – 54 après J.-C.] :

DENYS D'HALICARNASSE [Διονύσιος – Dionysius, historien grec, mort vers l'an 8 av. J.-C.] : *Histoire de Rome*. Titre original : *Historia Romanae*.

FLAVIUS JOSEPHUS [Φλάβιος Ἰώσηπος – Flavius Josephus, historien hébreu, né 37 – m. après 100] : *Contre Apion*. Titre original : *Contra Apionem*.

HÉRODOTE [Ἡρόδοτος – Herodōtos, historien grec surnommé *le Père de l'Histoire*, 484–407 av. J.-C.] : *Histoires*. Titre original : Ἱστορίαι – *Historiae*.

HOMÈRE [Ὅμηρος] : *Hymnes*. Titre original : ὕμνοι.

<sup>29</sup> Dans la langue étrusque la lettre *γ* est parfois employée au lieu de *k* et *q* pour indiquer une variante de l'occlusive sourde.

HOMÈRE [Ἵμερος] : *Ilyade*. Titre original: Ἰλιάς.

HOMÈRE [Ἵμερος] : *Odyssée*. Titre original : Ὀδυσσεΐα.

LIVE [Titus Livius, historien latin, 59–17 av. J.-C.] : *Annales*. Titre original : *Ab urbe condita (Annales)*.

M. VERRIUS FLACCUS [Marcus Verrius Flaccus, grammairien et pédagogue de la période augustée] : *Etruscarum rerum libri*.

PLINE L'ANCIEN [Gaius Plinius Secundus, naturaliste romain, péri lors de l'éruption du Vésuve en 79] : *Histoire Naturelle*. Titre original : *Naturalis Historia*.

POLYBE [Πολύβιος – Polybios, historien grec, vers 205–125 av. J.-C.] : *Histoires*. Titre original : Ἱστορίαι.

SERVIUS [Maurus Servius Honoratus] : *Commentaires sur l'Énéide de Virgile*. Titre original : *Servii Grammatici in Vergilii Aeneidos Commentarius*.

STRABON [Στράβων – Strabo, géographe et voyageur grec, né vers 50 av. J.-C.] : *Géographie*. Titre original : Γεωγραφικά.

THUCYDIDE [Θουκυδίδης, général athénien et historien grec, 471–395 av. J.-C.] : *La guerre du Péloponnèse*. L'œuvre originale n'a pas un vrai titre.

VARRON [Marcus Terentius Varro, écrivain latin, 116–27 av. J.-C.] : *Sur la langue latine*. Titre original : *M. Terenti Varronis De Lingua Latina*.

VERGILE [Publius Vergilius Maro, poète latin, 70–19 av. J.-C.] : *Énéide*.

## RÉFÉRENCES

CAVALLI-SFORZA, Luigi Luca, Paolo MENOZZI et Alberto PIAZZA (1996). *The History and Geography of Human Genes*. Princeton: Princeton University Press.

CORTSEN, S. P. (1930). «Die Lemnos-Inschrift. Ein Deutungsversuch», in: *Glotta*, 18 (1930), 101–109 ; *Glotta* 23 (1935).

DELLA SETA, A. (1937). «Iscrizioni tirreniche di Lemno », in: *Scritti in onore di B. Nogara*. Roma, 119–146.

DE SIMONE, Carlo (1966). *I Tirreni a Lemno. Evidenza linguistica e tradizioni storiche*. Firenze: Olschki.

DE SIMONE, Carlo (1986). «La stele di Lemnos », in: AA.VV.: *Rasenna. Storia e civiltà degli Etruschi*. Milano: Libri Scheiwiller.

DEVOTO, Giacomo (1967). *Gli antichi italici*. Firenze: Vallecchi.

HENCKEN, Hugh (1968). *Tarquiniā, Villanovans and Early Etruscans*. 2 vol. Cambridge, Mass: Peabody Museum.

HEURGON, Jacques (1980). «À propos de l'inscription 'tyrrhénienne' de Lemnos », in: *CRAI* (Juillet–Octobre, 1980).

LEJEUNE, Michel (1957). «Observations sur l'alphabet étrusque [Stele di Lemnos] », in : *Tyrrhenica. Saggi di studi etruschi*. Milano, 168–169.

PALLOTTINO, Massimo (1994). *Storia della prima Italia*. Milano: Rusconi.

RIX, Helmut (1968). «Eine morpho-syntaktische Übereinstimmung zwischen Etruskisch und Lemnisch: die Datierungsformel », in: *Studien zur Sprachwissenschaft und Kulturkunde. Gedenkschrift für W. Brandenstein*. Innsbruck.

- SANDARS, Nancy K. (1978). *The Sea Peoples*. London: Thames and Hudson.
- TORELLI, Mario R. (1981). *Storia degli Etruschi*. Bari: Laterza
- THOMASON, Sarah Gray et Terrence KAUFMAN (1988). *Language contacts, creolization, and genetic relationship*. Berkeley: University of California Press.

**Paolo Agostini**

## **PODRIJETLO ETRUŠČANA**

### **SAŽETAK**

U razdoblju humanizma napredovale su povijesne znanosti te epigrafska i arheološka istraživanja. Tada je bio učinjen i prvi korak u pogledu teorije o podrijetlu Etruščana. Međutim, više-manje znanstveni pristup pitanju podrijetla pojavio se tek u 18. stoljeću, i zatim krenuo u tri smjera. Prema jednoj teoriji, Etruščani su istočnog podrijetla, prema drugoj potekli su sa sjevera, a prema trećoj oni su starosjedilački narod Italije. Prva se teorija temelji na tradiciji iz vremena Herodota, koji je govorio o seobi jedne skupine Lidijaca pod vodstvom Tirena, sina kralja Atisa. Iako su moderni kritičari odbacili tu zamisao, našla je potvrdu u epigrafskoj građi s otoka Lemna, nedaleko od nekadašnje lidijske obale. Pismo i stanoviti jezični sadržaji u epigrafu s Lemna vrlo su slični jeziku Etruščana. Drugi su povjesničari, ukazujući na veliku količinu predmeta istočnoga podrijetla i uopće istočnih kulturnih utjecaja, pogotovo u VII. i VI. stoljeću prije n.e., snažno poduprli ideju o istočnom podrijetlu. Prema njihovom mišljenju, takva se količina istočnih kulturnih sadržaja može objasniti jedino masovnom migracijom s istoka. Druga je teorija, polazeći od arheoloških istraživanja paleoetnologa Luigija Pigorinija, pretpostavila da su Etruščani i italski narodi stigli u migraciji sa sjevera. Smatralo se da su ti ljudi prenijeli obred kremacije u Italiju, koji je djelomično zamijenio inhumaciju. Prema toj teoriji, koja nije naišla na veliku potporu, etruščanski je element povezan s kulturom Villanove. Čini se da je treća teorija, starosjedilačka, koju je odavno iznio Dionizije iz Halikarnasa, postala dosljednija nakon pojave novih jezičnih studija koje su težile dokazati postojanje predindoeuropskoga jezičnog sloja. Taj su sloj jezikoslovci nazvali »tireskim«, smatrajući da je bio stariji od italskih narječja indoevropske porodice. Prema tome, Etruščani su navodno potekli iz spoja kulturnih i etničkih elemenata iz ranijeg sloja i iz superponiranih slojeva iz brončanoga doba. S tim u vezi Massimo Pallottino ističe potrebu izbjegavanja shematskih pojednostavljenja složena problema. Prema njemu, etruščanski narod oblikovao se u Etruriji. Tijekom tog procesa važnu je ulogu odigrala kulturna i trgovačka razmjena s putnicima iz Egeje koji su stizali privučeni rudnim bogatstvom otoka Elbe, Rudonosnih brda (Colline Metallifere) i Planina Tolfe (Monti di Tolfa). Istočna obilježja, prema Pallottinu, posljedica su kulturnih prinosa koji su proželi etruščansku kulturu. I autor članka, poput Pallottina, smatra da se složeni kulturni i jezični sklop Etruščana može objasniti jedino kao posljedica više čimbenika, uključujući i vjerojatnu amalgamaciju većega broja naroda i skupina naroda koji su govorili različite jezike i ostavili svoje utjecaje u etruščanskim običajima i epigrafima.

**KLJUČNE RIJEČI:** Etruščani, podrijetlo, etničnost, jezik, kultura, arheologija

**Paolo Agostini**

## **THE ORIGINS OF THE ETRUSCANS**

### **SUMMARY**

During the Humanist period there was a development of the historical studies as well as epigraphic and archaeological investigations. It was then that the first hypotheses about the origins of the Etruscans appeared. Yet, the more or less scientific approaches to the question of the origins made their appearance in the eighteenth century and they took three different directions. The one theory assumes an oriental origin, the second one a northern origin and the third one presupposes that the Etruscans are an autochthonous people. The first theory is based on the tradition handed down to us by Herodotus, who narrates the migration of a group of Lydians under the guidance of Tyrrhenos, son of king Atys, and this one would be the reason why the Greeks called the Etruscans “Tyrrhenians”. Although having been rejected by modern criticism, this idea found some support in the discovery of epigraphic material in the Isle of Lemnos, in front of the Lydian seaside. The writing and some linguistic elements of the Lemnian epigraphs are very similar to the language spoken by the Etruscans. Other historians, setting out from the great number of objects of oriental origin and, generally speaking, on the culture of the VII and VI century BC which was strongly influenced by eastern elements, spoke emphatically in favour of an oriental origin. According to the latter historians, such an abundance of eastern cultural elements could only be explained by a mass immigration in Etruria of a people coming from the East. Another theory, based on the archaeological studies of the paleo-ethnologist Luigi Pigorini, hypothesizes a southward migration of Etruscan and Italic peoples coming from the north. These peoples are assumed to have introduced in Italy the ritual of incineration or cremation, which partly ousted inhumation. This theory, which did not enjoy much favour, assumes that the Etruscan element is connected with the Villanovan. The third theory, going back to the autochthony thesis maintained by Denys of Halicarnassus, seemed to become consistent after the publication of some linguistic studies which aimed to show the existence of a prae-Indo-European linguistic layer. Linguists called “Tyrrhenian” the linguistic layer, which is assumedly much older than other Italic dialects of the Indo-European family. According to the latter theory, the Etruscan people originate from the union of cultural and ethnic elements of a pre-existing layer with other superposed layers of the Bronze Age. Massimo Pallottino opposed to such theses the need to avoid schematic simplifications for a complex problem. In his view, the process of formation of the Etruscan people took place in Etruria. During such process, the cultural and commercial exchanges with travellers from the Aegean Sea – attracted by the metal resources of the Isle of Elba, Colline Metallifere and Monti della Tolfa – played a very important role. The oriental characteristics, according to Pallottino, were rather due to a cultural influx, which imbued and permeated the Etruscan culture. In our view, though, the complex cultural and linguistic characteristic of the Etruscans cannot be explained but by a sum of factors, as in Pallottino’s opinion, to which we should add the probable amalgamation of a number of peoples or groups of peoples who spoke different languages and left evident traces in both the Etruscan customs and the epigraphic corpus.

**KEY WORDS:** Etruscans, origins, ethnicity, language, culture, archaeology

**Paolo Agostini**

## **L'ORIGINI DEGLI ETRUSCHI**

### **RIASSUNTO**

Con lo sviluppo degli studi storici che hanno avuto luogo a partire dal periodo umanistico e con la successiva ricerca di testimonianze epigrafiche ed archeologiche che avrebbero potuto aiutare a dirimere la questione, si assiste alla comparsa delle prime congetture – spesso estremamente fantasiose – sull'origine degli Etruschi. L'approccio più o meno scientifico alla questione delle origini ha fatto la sua comparsa a partire dal diciottesimo secolo indirizzandosi su tre diverse teorie che prevedevano una origine orientale, settentrionale oppure autoctona. La prima teoria si basa sulle storie di Erodoto: la migrazione di una parte del popolo dei Lidi che sarebbero arrivati sulle coste italiane sotto la guida di Tirreno, figlio del re Ati e, nell'opinione di Erodoto, sarebbe stata questa la ragione per cui i greci chiamavano “Tirreni” gli Etruschi. Benché sia stata confutata dalla critica moderna, questa idea ha il suo punto di forza nella scoperta di epigrafi nell'isola di Lemno, di fronte alle coste della Lidia. Tali epigrafi sono molto simili – per quanto concerne la scrittura e alcuni elementi linguistici – alla lingua parlata dagli Etruschi. Altri storici, basandosi sul gran numero di oggetti di origine orientale e in generale sulla cultura dei secoli VII e VI a.C. – fortemente influenzata da elementi di origine orientale, si sono invece espressi a favore di una provenienza dall'Oriente. Secondo tali storici, una simile abbondanza di elementi culturali orientali non poteva essere giustificata che dalla massiccia immigrazione in Etruria di un popolo proveniente dall'Oriente. Un'altra teoria, fondata sugli studi a carattere archeologico del paleoetnologo Luigi Pigorini, sostiene al contrario una immigrazione dal nord di popolazioni etrusche ed italiche, le quali avrebbero introdotto il rito funerario della cremazione o incinerazione che si è sovrapposto a quello dell'inumazione. In questa teoria, che non ha goduto di grande reputazione, l'elemento etrusco sarebbe stato il villanoviano. La terza teoria, che si rifà alla tesi dell'autoctonia sostenuta da Dionisio di Alicarnasso, è sembrata assumere una qualche consistenza dopo la pubblicazione di alcuni studi linguistici che miravano a dimostrare l'esistenza di uno strato linguistico pre-indoeuropeo – che si volle chiamare “tirrenico” – molto più antico rispetto a dialetti italici indo-europei quali il latino, il falisco, l'osco, l'umbro, ecc. Secondo questa teoria, il popolo etrusco deriverebbe le sue radici dall'unione di elementi culturali ed etnici dello strato preesistente con gli altri strati sovrappostisi durante l'Età del Bronzo. A queste tre tesi sull'origine degli Etruschi, Massimo Pallottino aveva opposto la necessità di evitare l'applicazione di semplicismi schematici ad un problema di notevole complessità. A suo parere, il processo di formazione del popolo etrusco non ha potuto aver luogo che sul territorio dell'Etruria propriamente detta e nel corso di questo processo gli scambi culturali e commerciali con i viaggiatori provenienti dal Mare Egeo – attirati dalle risorse metallifere dell'Isola d'Elba, delle Colline Metallifere e dei Monti della Tolfa – hanno avuto un ruolo molto importante. Le caratteristiche orientali della cultura etrusca, secondo Pallottino, erano dovute ad una influenza culturale che era stata assorbita e fatta propria dagli Etruschi, piuttosto che ad una origine orientale di questo popolo. A nostro parere, le complesse caratteristiche culturali e linguistiche di questo popolo non possono essere spiegati che da un coacervo di fattori, secondo l'opinione del Pallottino, ai quali bisognerà tuttavia aggiungere l'inglobamento di parecchi popoli o gruppi di popolazioni che parlavano lingue differenti e che hanno lasciato tracce evidenti sia nei costumi degli Etruschi che nel *corpus* epigrafico.

**PAROLE CHIAVE:** Etruschi, origini, etnicità, lingua, cultura, archeologia